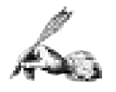
Sommaire



Un ami et collaborateur fidèle de la revue nous a quittés voilà juste vingt ans. C'est en effet à l'automne 1991 qu'Henry Bac (né en 1900) est passé de l'autre côté du miroir. En hommage à sa fidélité et à son talent, nous republions dans le présent numéro l'hommage que nous lui avions rendu dans le numéro 4 de 1991 ainsi que deux articles de sa plume portant sur deux faits marquants de l'histoire de la franc-maçonnerie et du martinisme.

Dans le précédent numéro de la Revue (n° 3 de 2011), nous avons publié, des pages 164 à 174, un extrait, intitulé « La lecture Transversale », d'un ouvrage de monsieur Jean Pataut, édité aux Éditions Traditionnelles en 2003, sous le titre *La Chair et le regard de l'Ange.* À la demande de l'auteur, nous sommes amenés à préciser ici que ce même ouvrage est diffusé, depuis cette année, sous un nouveau titre, celui-ci plus conforme à son véritable contenu : *Le Chemin Initiatique.*

En cette fin d'année, il nous est difficile de ne pas évoquer les finances de la revue qui, si elles ne sont pas en alerte rouge, méritent cependant de retenir notre attention. Nous avons pu maintenir longtemps nos tarifs d'abonnement en dépit des augmentations incontournables que nous devons subir, particulièrement du fait de la Poste. Pour 2012, nous tenons cependant à maintenir nos tarifs de 2011, car nous sommes conscients des problèmes économiques auxquels la plupart d'entre nous sont confrontés.

Nous comptons sur votre amicale et fraternelle compréhension pour faciliter la tâche bien ingrate de notre administratrice (bénévole comme tous les acteurs de la revue) en vous acquittant de votre réabonnement, **si possible au cours du 1er trimestre de l'année,** ceci pour une gestion plus aisée de notre budget et de la tenue des comptes. Évitez-nous les courriers de rappel qui obèrent notre trésorerie. Nous vous en remercions vivement. *(Bulletin d'abonnement au verso).*

Ne dérogeant pas à l'éclectisme qui est notre règle (et qui fut il y a quelques années plébiscité par une majorité de nos abonnés), nous rencontrerons dans le présent numéro la chevalerie, un pharaon de l'ancienne Égypte, un poète et écrivain bengali, le sage Rabindranath Tagore.

Yves-Fred Boisset,
rédacteur en chef.

La direction, la rédaction, l'administration et les collaborateurs de la Revue présentent à tous nos lecteurs leurs meilleurs vœux pour la nouvelle année : santé, bonheur et paix dans les cœurs. Que la fraternité règne enfin dans les sociétés humaines !

L'Initiation

Cahiers de documentation ésotérique traditionnelle
Revue du martinisme et des divers courants initiatiques

Bulletin d'abonnement 2012

à recopier, à photocopier ou à télécharger sur le site www.initiation.fr
et à envoyer rempli, signé
et accompagné du paiement (chèque bancaire ou postal) à :

Revue L'Initiation
7/2 rés. Marceau-Normandie - 43 av. Marceau
92400 COURBEVOIE
Compte chèques postaux : 8 288 40 U PARIS
IBAN : FR27 2004 1000 0108 2884 0U02 033
BIC : PSSTFRPPPAR

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an
(janvier à décembre 2012)
4 NUMÉROS PAR AN
à dater du premier numéro de l'année 2012

Nom .... Prénom ....
Adresse ....
Code postal .... Commune ....
Téléphone ....
Adresse Internet ....
(indispensable pour recevoir par courriel le code d'accès à la partie privée du site)

Date _/_/_ __ Signature ____________

Tarifs 2012

France, pli fermé .... 35 euros
France, pli ouvert .... 30 euros
U. E. - DOM TOM .... 40 euros
Étranger (par avion) .... 45 euros
ABONNEMENT DE SOUTIEN ..... à partir de 45 euros

Nota : Les abonnés résidant à l'étranger (hors U. E.) doivent effectuer leur paiement EN EUROS, payables dans une succursale de banque française.

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 5 euros.

Par Yves-Fred Boisset

CE N'EST QU'UN AU-REVOIR

Nous savions son grand âge mais aucun d'entre nous ne pouvait imaginer qu'il allait nous quitter en ces tous premiers jours de l'automne 1991. Et pourtant la nouvelle est tombée un matin, surprenante et brutale.
Avec la discrétion qui l'habita toujours, Henry Bac est parti sur la pointe des pieds, non sans avoir pris soin de nous faire parvenir un dernier article que vous pourrez lire dans les pages suivantes. Sa talentueuse collaboration à notre Revue était assortie d'une rigoureuse ponctualité dont nous souhaiterions qu'elle ait valeur d'exemple. Il avait l'habitude de nous adresser un texte pour le numéro à venir, aussitôt qu'il recevait son exemplaire du numéro paru. Et jamais il ne faillit à cette règle en laquelle l'équipe de rédaction a voulu voir un geste de fraternité tendant à lui faciliter la tâche.
J'ai retrouvé dans mes dossiers une courte lettre qu'il m'avait expédiée le 4 octobre 1986, en réponse aux vœux de prompt rétablissement que je lui avais moi-même adressés au nom de la rédaction, à propos d'une légère indisposition dont il avait été victime :
« *fort touché par tes affectueuses lignes, crois bien que je souhaite encore longtemps livrer des articles à l'Initiation. Pour ne jamais me trouver pris de court, je rédige mes textes un trimestre à l'avance, et j'achève en ce moment même des pages sur un pèlerinage que j'accomplis du tombeau de Lénine à celui de Boris Godounov, pour le numéro d'octobre-novembre-décembre 1986. Bien à toi. Henry Bac* ».
Cet article est effectivement paru dans le numéro 4 de 1986, pages 148 et suivantes. Cinq ans ont passé, ce qui veut dire que vingt autres articles d'Henry Bac sont venus enrichir nos connaissances et notre réflexion. Qu'au delà de ces plans qui maintenant nous séparent parvienne jusqu'à lui notre infinie gratitude !.

C'est à peu près à la même époque qu'il avait pris le soin de rédiger une autobiographie. Il nous l'avait communiquée en nous recommandant de la conserver précieusement jusqu'à sa désincarnation, aux fins de la publier le temps venu, si nous en étions d'accord. Le temps hélas ! en est venu et c'est avec émotion et infiniment de respect fraternel que nous la publions ci-après, sans en changer un mot.

Yves-Fred BOISSET, décembre 1991.

Texte ne devant être éventuellement publié, qu'après le décès de Henry Bac.

Henry Bac, né à Paris, le 17 mars 1900. Licencié en Droit et ès-Lettres (Paris). Docteur en Philosophie du London College of Applied Science (Londres). Diplômé d'Etudes supérieures d'Archéologie (Santiago du Chili).
Titulaire de nombreuses décorations françaises et étrangères, il n'a jamais voulu s'en prévaloir et n'en arbore aucune, bien qu'ancien combattant de la guerre, puis de la résistance, ayant reçu la Croix de Guerre.
Il a connu dans son enfance Papus, ami de ses parents, et plus tard des personnages éminents qui fréquentaient son milieu familial, notamment Camille Flammarion, Edouard Schuré, Henri Bergson. Jeune homme, il se rendit à la Béchellerie près de Tours, aux fins de profiter de certains entretiens d'Anatole France.
Après la guerre de 1914-1918 et la fin de son service militaire accompli dans l'aviation, il étudie la philosophie en Angleterre, où il va aussi examiner attentivement des sites archélogiques, notamment à Averbury et à Stonehenge. Puis, il part en Amérique du Sud et réside au Chili ; secrétaire de la communauté française du Chili, il se consacre à la diffusion du livre français à travers toute l'Amérique Latine.
Il prépare une expédition scientifique vers un îlot perdu au milieu du Pacifique, éloigné du passage des navires et impossible à l'époque, à atteindre par avion : l'Ile de Pâques. Il parvient à réaliser son projet et, après une navigation difficile au retour, rapporte une documentation d'une importance considérable. Il se livre ensuite à des recherches archéologiques dans la Cordillère des Andes : Argentine, Chili, Pérou, Bolivie, Équateur, Colombie, deviennent les pays de ses études les plus approfondies sur des sites inexplorés, parfois au sein de tribus indiennes en voie de disparition.
Il poursuit ses investigations au Venezuela et dans la République de Panama. De nombreuses publications en Amérique et bientôt également en Europe, relatent et commentent les travaux archéologiques de Henry Bac, qui deviendra plus tard membre correspondant de l'Académie des Sciences de Rome.
À son retour en France, il entre à l'Institut National des Journalistes, présidé par Claude Farrère. C'est avec cet écrivain, le plus célèbre de la période d'entre les deux guerres, qu'il gravit pour la première fois les sentiers menant à l'Acropole d'Athènes, et qu'il connaîtra le Moyen-Orient.
En Égypte, il noue de solides amitiés et se lie avec un avocat du Caire, de religion melchite, qu'il choisira plus tard comme parrain pour son fils.

À Doki, faubourg du Caire, il retrouve René Guénon, converti à l'Islam.
Il adhère à Paris, au Centre d'archéologie scientifique et traditionnelle «Atlantis», fondé par Paul Le Cour. Rédacteur de la revue Atlantis, il deviendra plus tard administrateur puis vice-président de l'Association.
Nommé Huissier de Justice à Versailles, il continue de publier des articles dans diverses revues, parmi lesquelles Atlantis de Londres.
La guerre de 1939-1945 le fait revenir à l'aviation dans une escadrille de bombardement puis, après 1940, agent de liaison du Colonel Vautrin qui, venu de Londres, fut le grand organisateur des mouvements de résistance du Midi de la France.
Après la guerre, l'Institut National des Journalistes fusionnant avec l'Interpresse, il devient administrateur puis président de l'Interpresse, s'efforçant de développer l'entraide des journalistes. Parlant avec aisance anglais, espagnol et allemand, il commence à pratiquer le russe, adhère à France-URSS, et entretient des relations avec des archéologues soviétiques qu'il va visiter dans diverses républiques de l'URSS. Il pense même avoir retrouvé en Abkhasie l'ancien royaume de Colchide.
Membre de la Commission culturelle de France-URSS, il démissionne en septembre 1956, lors de l'entrée des chars soviétiques à Budapest.
À diverses reprises, il se fait entendre à la radio, surtout en ce qui concerne l'Ile de Pâques, et aussi sur l'alchimie à laquelle il consacre des recherches. Sur ce sujet, un film passa à la télévision TF.1 un samedi soir à l'heure de la plus grande audience, film suivi d'un débat durant lequel il fut l'un des deux seuls alchimistes conviés à parler.
Chevalier de l'Ordre de Chypre, membre fondateur de l'Institut Européen des Sciences Humaines, il participe activement à des congrès internationaux.

Au cours de sa distribution solennelle des récompenses de 1972, la Société d'Encouragement au Progrès, sous la présidence du Duc Louis de Broglïe, de l'Académie française, a décerné la Médaille de Vermeil à Henry Bac, avec la mention suivante :

Archéologue, écrivain, conférencier, philosophe, auteur de deux mille ouvrages, articles de revues, émissions radiophoniques.
A réalisé de précieuses découvertes sur la Tradition
de l'Ile de Pâque, et sur les hauts-plateaux des Andes.
Sa grande culture, son élévation de pensée, son sens de
l'humain, le classent parmi les grands serviteurs de l'Humanisme.

Les neufs sœurs au XIIIe siècle

Les «Neuf-Sœurs» - évocation des muses de la mythologie - loge maçonnique, naquit d'un désir d'indépendance. Des aristocrates avaient importé d'Angleterre au XVIIIe siècle en France, la Franc-maçonnerie. Des Obédiences se formèrent, notamment la Grande-Loge de Clermont, ainsi nommée du nom de son fondateur, le Duc de Clermont décédé en 1772 - et le Grand-Orient de France, qui devint la plus importante, avec comme Grand-Maître le cousin du Roi, *Louis-Philippe-Joseph d'Orléans*, Duc de Chartres.

Certains esprits brillants, désireux de garder la plus grande indépendance, se réunirent en une Loge prenant le nom des «Neuf-Sœurs», et voulant rester en-dehors de toute Obédience. *Joseph de Lalande,* un des plus grands astronomes de l'époque, habitué des salons littéraires, groupa autour de lui des personnalités de haut rang. Il créa une sorte d'académie échappant au formalisme, dégagée de tout institution royale. Il lui donna un cadre et la façon de procéder d'une réunion maçonnique.

Il sut tenir d'une main habile et souple son premier maillet. Cette Loge acquit une renommée rapide et solide. Un règlement spécifiait que, seuls, pouvaient y être admis des candidats possédant un réel talent ou des titres ; il ne s'agissait pas d'une clause de style, mais d'une condition rigoureusement observée.

L'aristocratie se trouva représentée par le Duc *de la Rochefoucauld d'Einville, le Marquis de Condorcet, Elie de Beaumont* ; y entrèrent des peintres comme *Greuze* et *Vernet*, des écrivains comme *Sébastien Mercier, Chamfort, de Parny, Florian,* des savants comme *Lacépède* et *Bailly*, un philosophe tel *Cabanis*, le docteur régent de la Faculté de Médecine *Lepreux*, des parlementaires comme *Duval d'Espremesnil* et de *Sèze*, de grands notables tels *Grammaignac* et de *Santis*.

Des membres d'autres loges pouvaient sur leur demande, et après examen de leurs titres, bénéficier de la faveur particulière de participer aux travaux des «Neuf-Sœurs». On vit parmi eux, l'avocat et journaliste Brissot, un des docteurs en médecine les plus réputés et les

plus chers, tel le Très Illustre Frère *Guillotin*, le *Prince Charles de Rohan,* le peintre *Hubert Robert*.

Les «Neuf Sœurs» différaient aussi des autres Loges, parce que l'on n'y accordait pas de temps aux agapes diverses, récitations de poèmes plus ou moins débiles, ou banquets. Par son esprit méthodique et ses connaissances étendues, *Lalande* dirigeait de solides exposés et de passionnants débats. Il comprenait que la maçonnerie se trouvait à l'orée d'une société nouvelle, et près d'un édifice tendant à s'écrouler.

Il décida de recevoir dans la Loge, un personnage représentant la pensée d'avenir, l'idole des esprits libéraux : *Voltaire*. Mais l'auteur du *Dictionnaire Philosophique*, affaibli par l'âge ne quittait plus sa retraite de Fernay. Quelle attraction, quelle gloire pour les «Neuf-Sœurs», de le faire venir et pourquoi pas (quelle prétention !...), de procéder à son Initiation. Que de démarches et de diplomatie fallut-il employer pour obtenir l'acceptation de ce grand vieillard, au seuil de la mort. Voltaire atteignait plus de quatre-vingt trois ans, âge exceptionnellement rare en une époque où l'on ignorait tous les remèdes, soins et traitements permettant d'allonger le cours de la vie ; rares étaient ceux dépassaient soixante-dix ans... dans Molière : les gérontes ont quarante ans.

Tous les francs-maçons alertés souhaitaient ardemment assister à la Cérémonie. Le 8 avril, plus de deux cents personnes s'entassaient dans les salons du Grand-Orient, rue du Pot-de-Fer. Des sœurs maçonnes, réussirent à se glisser parmi les visiteurs ; elles portaient des tabliers ornés de broderies charmantes et magnifiques et elles appartenaient à une Loge d'Adoption, prétendue par elles, souchée sur les «Neuf-Sœurs». Leur présence allait à l'encontre des règles strictes fixées par la Grande-Loge d'Angleterre ; mais en France, comment résister à leur séduction et à leur élégance parfumée ?... Une Colonne d'Harmonie apportait une cantate aux émouvants accents.

Comment procéder à une véritable cérémonie d'initiation pour ce vieillard qui semblait déjà tomber dans un autre monde ? Pouvait-on lui demander de se présenter avec un pied déchaussé, la poitrine découverte, ni nu ni habillé ? Allait-il boire la Coupe d'Amertume, subir les épreuves des quatre éléments : terre, eau, air, feu ?

S'engager sur la Planche à bascule, et marcher sur le chemin encombré de demi-globes ?. Il existait un Rituel à observer : on l'escamota. Ses familiers se placèrent à ses côtés et le promenèrent lentement autour de l'Atelier. De nombreuses accolades l'accablèrent... on s'embrasse beaucoup en milieu maçonnique. Benjamin Franklin, pour finir, lui donna très affectueusement la Lumière en un ultime baiser fraternel. En réalité, les plus Initié de tous n'était-il pas ce défenseur des opprimés, considéré par certains comme le démon de l'athéisme ?

Il marchait comme s'imaginant dans les nuages, le visage décharné, la bouche tordue, les yeux à demi-clos, exhibé telle une momie rendue vivante. L'abandon de ses habitudes à Fernay, les fatigues du voyage, les trop nombreuses visites d'importuns, enfin cette «Initiation»... hâtèrent le trépas de Voltaire. Cinquante-trois jours après la cérémonie, il rendit le dernier soupir dans l'impénitence totale.

Les ennuis commencèrent pour les «Neuf-Sœurs». L'archevêque de Paris interdit toute cérémonie en l'honneur de Voltaire. Le Vénérable Lalande, plus ardent et résolu que jamais, décida de passer outre, en dépit des objurgations de Condorcet et du Très-Illustre Frère Guillotin. Il voulut donner à la célébration maçonnique de deuil un caractère exceptionnel et y attirer encore plus de monde que pour l'Initiation. Il réunit le Comité des «Neuf-Sœurs» pour fixer au 28 novembre 1778 les pompes funèbres avec le maximum d'éclat.

On invita Madame Denis, la nièce de Voltaire. Le Grand-Orient de France, bien que les «Neuf-Sœurs» restaient indépendantes de cette principale obédience, offrit son concours aux fins de magnifiques obsèques. Cette Loge si peu discrète bafouait l'autorité, ce qui était d'autant plus mal venu en un pays dirigé par un roi fort dévot. Une hostilité sourde l'opposait à son cousin Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, duc de Chartres, Grand-Maître du Grand-Orient de France. Il avait toléré, après son interdiction, la Franc-maçonnerie à la demande de la Reine, amie de la Princesse de Lamballe, qui lui avait expliqué que dans les Loges d'Adoption présidées par elle, on s'occupait non pas seulement de divertissements, mais sérieusement de charité.

L'affluence fut considérable. En haut lieu, on criait au scandale. Roi et clergé trouvaient qu'on avait dépassé les bornes, démontré les inconvénients d'une tolérance de plus en plus excessive et que des sanctions s'imposaient. L'autorité légitime devait se manifester. Des pourparlers s'engagèrent, auxquels purent heureusement participer Jean-Sylvain Bailly, membres des «Neuf-Sœurs» et le Très-Illustre Frère Guillotin. Ces deux personnages comprirent qu'on allait sévir et qu'il fallait éviter à la Franc-maçonnerie, dans son ensemble, de souffrir de ces évènements.

Ils arrivèrent à faire retomber tous les torts sur une seule tête ; excellente solution : trouver un bouc émissaire... et ce fut Lalande. Il donna, comme demandé, sa démission. Bailly et Guillotin, venus en visite à Passy chez Benjamin Franklin, qui se doutait de leur intervention, furent accueillis avec joie. Tout rentra dans l'ordre.

Benjamin Franklin, élu avec enthousiasme, dirigea les «Neuf-Sœurs» jusqu'en 1783. En cette même année, le marquis de Condorcet et Jean-Sylvain Bailly, qui faisait partie de l'Académie des Sciences, sont reçus à l'Académie Française.

Après un court vénéralat du marquis de la Salle, le comte de Milly, chimiste membre de l'Académie des Sciences, lui succède, mais meurt subitement. En son honneur, une tenue funèbre est célébrée le 7 mars 1785. Les Frères se rendaient compte de la venue des temps nouveaux. Ils échangeaient des idées qui laissaient prévoir au-dehors des évènements comme ceux de la nuit du 4 août 1789, durant laquelle les aristocrates votèrent la suppression des privilèges.

Après la convocation des Etats Généraux, Jean-Sylvain Bailly, député du Tiers, se trouve élu Président, prête serment de donner une Constitution à la France. Il devient Maire de Paris le 15 juillet 1789 ; sa popularité est immense.

Jacques-Pierre Brissot, autrefois visiteur assidu des «Neuf-Sœurs», y vient de plus en plus rarement. Il délaisse aussi son cabinet d'avocat ; il porte son activité sur un journal qu'il vient de fonder : «Le Patriote Français». Il deviendra plus tard député de Paris à l'Assemblée Législative.

Au cours de la Révolution, les autorités supprimèrent, en août 1792, la presse royaliste, considérant ses rédacteurs comme des traîtres. Mais «Le Patriote Français», appartenant à la presse de gauche, subit le même sort en juin 1793, comme tous les journaux paraissant alors. La Terreur sévissait. Brissot, girondin, périt guillotiné.

Sous ce régime, Louis-Philippe d'Orléans, duc de Chartres, qui avait démissionné du Grand-Orient dont il était le Grand-Maître, se faisait appeler *Philippe-Egalité* ; il fut arrêté rapidement, et guillotiné. Le marquis de Condorcet, philosophe et mathématicien, de l'Académie Française et de l'Académie des Sciences, cessa ses activités aux «Neuf-Sœurs» ; député de Paris, il présida l'Assemblée Législative en 1792. Il prépara une Constitution. Ami des Girondins, assez prudent pour rester dissimulé pendant ces périodes sinistres, il commit l'imprudence de sortir un jour ; reconnu, arrêté, il s'empoisonna dans sa prison.

Un des plus actifs membres des «Neuf-Sœurs», Jean-Sylvain Bailly fut aussi victime de la Terreur dans des conditions atroces : arrêté, condamné à mort, on le conduisit à la guillotine ; amené sur les lieux, alors que les préparatifs de son exécution ne se trouvaient pas effectués, il attendit longtemps debout par un jour de novembre si glacial, que son corps ressentait le froid ; *«tu trembles Bailly»* lui dit un spectateur - *«c'est le froid mon ami»,* répondit-il.

Sous le Directoire, les «Neuf-Sœurs» tentèrent de reprendre leurs activités ; ses colonnes devenant presque désertes, la loge disparut. L'atmosphère brillante du XVIIIe siècle, la douceur de vivre, le passionnant échange d'idées nouvelles, n'existaient plus.

On trouve sans doute de nos jours, des loges portant le nom des «Neuf-Sœurs». Elles n'ont aucun rapport avec celle du XVIIIe siècle, assemblage unique de chercheurs de la Parole Perdue.

MARTINISTES et FRANCS-MACONS en RUSSIE

Si extraordinaire que cela paraisse, aucun pays ne rassemble plus de Martinistes et de Francs-Maçons que la Russie, jusqu'à la chute de Kerinski en septembre 1917. Dès le XVIIIe siècle, les Russes s'empressèrent d'adhérer aux sociétés secrètes qui commençaient de faire leur apparition.

Situation intolérable pour la puissante police du régime tsariste : une loi, publiée après le complot des Décembristes en 1825, frappa de lourdes peines les Francs-Maçons et tous ceux considérés comme tels. L'État, bien renseigné, rendit impossible la moindre réunion, Tenue ou Cérémonie rituelle. Cependant, les idées se répandent. Les Martinistes gardent leur foi.

Si des notables se font recevoir, en dépit des interdictions, dans des sociétés secrètes, leur décision peut étonner compte-tenu de leurs titres, de leurs ascendants à travers l'Histoire de la Russie, et même de leurs convictions religieuses. Ils prêtent pourtant un serment dépassant par sa signification celui de tout sujet à son Tsar. Ils acceptent un Rituel et le salut à des emblèmes sans afficher le moindre scepticisme, et la rencontre dans les Ateliers avec des personnes ne partageant pas leurs opinions politiques ; ils consentent à échanger avec elles des signes mystérieux, à les tutoyer, à les accueillir en Loge par un baiser fraternel.

Sans vouloir évoquer une histoire intérieure de la Russie, indiquons pourtant l'importance de la Révolution de 1905 ; elle engendra un régime tsariste moins oppressif ; elle rendit obligatoire une Assemblée Législative : la Douma, dans laquelle Martinistes et Francs-Maçons se retrouvaient nombreux.

A partir de 1906, le Conseil d'État, l'Université, les diverses associations, l'Union des Industries et du Commerce, comprenaient une majorité de Frères. Des Loges militaires se formaient. Pour les autorités impériales, le Martinisme semblait hors-la-loi ; il restait dans l'ombre.
Maxime Kovaleski, professeur de Droit, libéral, orthodoxe pratiquant, privé de sa chaire à Saint-Pétersbourg en 1887 en raison de ses

opinions progressistes, arriva en France où il devint membre du Grand-Orient de Paris. Il retourna en Russie en 1906, pour y retrouver et y développer les conceptions de liberté, égalité et fraternité.

À cette époque, apparaît un renouveau du Martinisme. Papus à deux reprises se rend auprès du Tsar, à sa demande. Le Maître Philippe de Lyon, si apprécié par les proches de la famille de Nicolas II, accomplit, aux souhaits de la Cour Impériale, le voyage jusqu'à Tsarkoie-Selo.

Le *Comte* Moussine-Pouchkine devint le Président des Martinistes de Russie. Des membres de la famille du Tsar comptent parmi les Martinistes en Allemagne, au Danemark et même en Angleterre. Les Grands-Ducs Nicolas Nicolaïevitch et Piotr Nicolaïevitch, cousins d'Alexandre III, et le Grand-Duc Gueorgui Makaïlovitch se réunissaient à Tsarskoie-Selo, en un Temple spécialement aménagé pour les réunions martinistes ; temple qui en 1916, ferme définitivement.

Maxime Kovaleski désira dès son retour, développer la Franc-maçonnerie à travers la Russie ; aussi, créa-t-il pour commencer deux Loges : une à Moscou et une à Saint-Pétersbourg. En sa qualité de membre du Grand-Orient de France, il réussit à faire venir auprès de lui, deux Dignitaires de l'Obédience parisienne : Georges Boulay et Bertrand Sincholle, pour l'aider à la création et à l'installation de nouvelles Loges.

Un jeune avocat russe, Maklakov, longtemps Parisien et récemment Initié, ainsi que le Prince David Ossipovitch Deboutov, très fortuné et mettant son appartement de Moscou et son hôtel particulier de Saint-Pétersbourg à la disposition des Frères, vinrent l'aider. Bientôt naquirent des Loges, après celles des deux plus grandes villes, à Kiev, Nijni-Novgorod, Kharkov, Varsovie et Irkoutsk.

La double fraternité française et russe se développa si rapidement, le succès des activités maçonniques en Russie s'avéra si profond, qu'à la suite de multiples demandes, Georges Boulay et Bertrand Sincholle, qui devint en 1910 le Grand-Maître en France, se rendirent en Russie une seconde fois la même année.

Un Grand-Temple s'ouvrit à Saint-Pétersbourg, érigé suivant de rigoureuses instructions. De nouvelles Loges naquirent et notamment à Riga et à Saratov. Boulay et Sincholle jetèrent les bases utiles à la création d'Ateliers Supérieurs, Chapitres et Aréopages ; un Conseil Supérieur, dont Kerenski assuma le Secrétariat, se forma.

Quant aux Martinistes, connaissant l'hostilité des autorités religieuses à la rigoureuse orthodoxie, et la dévotion éperdue du Tsar, ils s'imposaient la plus grande discrétion.

Cependant la police en 1909 s'intéressa, un peu trop à leur gré, aux disciples de Louis-Claude de Saint-Martin. Ils décidèrent alors de ne plus se réunir aux mêmes centres et de se retrouver dans des appartements privés, tantôt chez un Frère, tantôt chez un autre. C'est dans une vaste résidence de la capitale, que s'inaugura une nouvelle Loge «La Petite Ourse» comprenant beaucoup de notables. Kerenski et son entourage en établirent les Statuts ; pour éviter les indiscrétions, ils restèrent camouflés sous la forme d'un gros dossier bien ficelé portant comme titre «Carbonari italiens».

Persuadés de la nécessité de grands changements, tout en demeurant fidèles à leurs Traditions, ils aspiraient à des transformations profondes. Beaucoup désiraient agir, mais avec prudence, pour éviter des mesures risquant de faire écrouler tout l'édifice. À Moscou et Saint-Pétersbourg, Martinistes et Francs-Maçons se préparaient au renouveau. Une Loge de la Douma réunissait une élite : des députés, des diplomates, des professeurs, des avocats, des militaires, des industriels, des membres de l'Union des Peuples, qui se tenaient prêts.

La prolifération des Loges et des réunions martinistes, tenues dans la clandestinité jusqu'au début de 1917, engendra un climat propice à la disparition du régime tsariste. Le Général Goutchkov, commandant à l'État-Major, directeur de la Croix-Rouge, député à la Douma, membre de la Loge militaire, y amena d'autres généraux. Leur influence aboutit au déplacement d'un Martiniste, Commandant Suprême des armées : le Grand-Duc Nicolas Nicolaïevitch, à la suite des lourdes pertes subis par les armées sous ses ordres, au cours des deux premières années de la guerre de 1914.

Le général Goutchkov songeait à un coup d'état – sans établir le moindre plan de réalisation. À la même époque, le Grand-Duc Nicolas Nicolaïevitch, toujours en excellentes relations avec les frères russes, complotait en vue de substituer au régime tsariste un gouvernement provisoire, ayant à sa tête le Prince Lvov, martiniste et franc-maçon, entouré de Frères de Hauts-Grades des Obédiences. Cependant, des divergences naquirent. Nicolas II fut informé.

Des cadres pourtant, se sentaient disponibles pour remplacer sous la conduite d'hommes nouveaux, frères le plus souvent, les ministres incapables et certains élus du gouvernement. Des listes circulaient. Des intellectuels s'intéressaient aux sociétés philosophiques. Gorki se fit expliquer par un Vénérable de la Loge «La Dame de Fer», la vocation de la Franc-maçonnerie ; il engagea sa première épouse, Ekaterina Pavlona, à participer à des assemblées paramaçonniques.

À travers toute la Russie, des hommes de valeur souhaitaient la révolution. Ils comprenaient la nécessité d'une transformation. Ils envisageaient un programme démocratique, sans aller trop loin : réforme agraire, écoles de districts, abolition de la censure, régime constitutionnel, avec ou sans le Tsar. Certains parlaient d'exil en Angleterre après leurs démissions.

Entre la première guerre mondiale et la Révolution de mars 1917, il n'existait plus en Russie de profession, d'entreprise, d'établissement, d'association ou de groupement, qui ne comptaient pas en leur sein, des martinistes ou des francs-maçons ; la situation se présentait à l'identique, dans les ambassades et les consulats. Dans l'ensemble, la population demeurait fidèle à ses traditions et prête à apporter son dévouement à un nouveau régime plus démocratique. Les élections de septembre confirmèrent la situation.

Le coup de force aussi brutal qu'inattendu, préparé par Wladimir Ilitch Oulianov dit *Lénine*, Lev Davidovitch Bronstein dit *Trotski*, et une vingtaine d'hommes décidés, anéantit tous les projets. Ainsi débuta la Révolution appelée en France «d'Octobre» et en Russie «de Septembre», ceci s'expliquant par le calendrier grégorien adopté dans notre pays, alors que les Russes conservaient le calendrier julien.

Dix des onze ministres étaient francs-maçons ; ils veillèrent dans la nuit du 25 au 26 octobre 1917 au Palais d'Hiver où ils furent arrêtés et emprisonnés dans la forteresse Pierre-et-Paul. Pour les frères occupant un poste important, la fuite demeurait le seul moyen d'échapper au massacre. Quant à ceux qui se déclaraient martinistes, comme les révolutionnaires ignoraient de quoi il s'agissait... sans hésiter, ils leur faisaient subir le même sort qu'à tout membre d'une société secrète.

Le Prince Dolgoroukov, un franc-maçon des plus en vue de la Douma, Inspecteur Général des armées, demeura caché, notamment chez le Comte Olsoufiev, avant de rejoindre le Général Wrangle ; réfugié ensuite à l'étranger, il voulut en 1927 rejoindre la Russie, déguisé en paysan ; mais reconnu, il fut aussitôt fusillé. Piotr Paltchinsky, de la Loge militaire, arrêté le 26 octobre 1917, périt également fusillé.

Nicolas Nekrassov, qui attira dans sa Loge des hommes éminents, fut Vice-Président du gouvernement provisoire formé par Kerenski. Les bolcheviks, appréciant sa valeur comme ingénieur, lui confièrent la direction d'importants travaux, notamment la construction de 1929 à 1932, du canal de la mer Blanche à la mer Baltique. Boris Nolde 33e, grand juriste, qui joua un rôle de premier plan en février et mars 1917, émigra et laissa des mémoires. Polovtsev 33e, qui fut Vénérable de la Loge «Aurore Boréale» et membre de la Loge militaire, faisait partie du Conseil Supérieur des Peuples de Russie. En désaccord à un moment donné avec Kerenski à qui il apportait son concours, il se rendit au Caucase où il prit le commandement d'une division militaire.

Kandaourov 30e, Conseiller de l'ambassade de Russie à Paris, signale dans ses notes qu'en février 1917 il découvrit dans des archives laissées par la police tsariste des années 1915 et 1916, la mention de sommes importantes à verser à des agents chargés de débusquer les loges maçonniques russes à l'étranger, plus particulièrement en France. C'est incontestablement au pays de Louis-Claude de Saint-Martin et de La Fayette, que les frères russes vivant à l'étranger déployèrent la plus grande activité. Au XVIIIe siècle déjà, ils donnèrent naissance à des loges. Citons par exemple à la Grande Loge de France à Paris, les loges «Mont-Sinaï» et «Cosmos», fondées respectivement en 1821 et 1887, qui toutes deux, continuent de nos jours leurs Travaux.

Une Loge jumelle de «Cosmos» créée à Saint-Pétersbourg, rassembla des personnalités tels que Maxime Kovaleski, Kerenski et le professeur Anitchkov. L'écrivain Tourgueniev ne semble pas avoir fréquenté les Loges en Russie ; vivant surtout en France, il demeura fidèle à un Atelier parisien ne rassemblant que des émigrés russes. Il créa, aidé par la famille Viardot, «La Bibliothèque Tourgueniev» ; quand les allemands vinrent en 1940 occuper la France, ils la déménagèrent pour une destination inconnue... pillage, sans doute. Elle ne fut pas retrouvée.

D'après la *Leningradskaja-Pravda* du 5 janvier 1928 et la *Krasnaja-Gazeta* du 15 juin 1928, la Franc-maçonnerie aurait été entièrement liquidée en Union Soviétique. Les arrestations individuelles, les exécutions, la déportation de l'intelligentsia, l'émigration volontaire, les condamnations lors du procès Tagentsev, le sac du centre tactique, divers procès retentissants, anéantirent effectivement toutes les sociétés secrètes. La dernière liquidation fut celle de la Loge «Astrée» dont les membres furent déportés aux Iles Solovki. Heureusement, les temps ont changé !!...

Quelques pensées de Louis-Claude de Saint-Martin.

Il m'a été aisé de voir qu'aux yeux des hommes, si vous n'avez point de corps, vous passez bientôt pour n'avoir point d'esprit, car tout leur esprit est dans leur corps.

Plusieurs fois dans ma vie, j'ai reconnu qu'il était plus aisé d'avoir la paix avec le diable qu'avec les hommes, parce qu'avec ceux-ci il faut toujours faire des compliments, lors même que vous les savez le plus dans les travers et dans l'égarement, au lieu qu'au démon, nous avons le droit de lui dire notre façon de penser et qu'il est obligé de l'entendre, quelque peu flatteuse qu'elle soit pour lui.

Les journées Papus 2011

Par Josette Payen

C'est le 23 octobre 2011 que, selon la tradition,
nous nous sommes retrouvés au cimetière du Père-Lachaise
autour de la tombe de Papus.
C'est à Josette Payen qu'il appartînt de rendre l'hommage
des fidèles à Papus et à son fils, Philippe Encausse.

Comme chaque année à la même époque, nous nous retrouvons pour rendre hommage à notre Ami et Maître Gérard Encausse, Papus, et à son fils Philippe. Année après année, à la même époque automnale, le ciel nous est clément.
Il me semble y voir un message de leur part, un sourire d'encouragement, comme s'ils voulaient nous transmettre leur paix et leur joie, nous exhorter à respecter cette paix et cette joie autour de nous, parmi nous, en nous-mêmes.

Philippe Encausse écrivait de son père :
« Il s'efforçait toujours de rendre service à ceux qui l'entouraient ou le questionnaient. S'il jugeait qu'une révélation ou une intuition pouvait être dangereuse pour l'intéressé, il ne disait rien.
« Par contre, que de malheureux il a réconfortés, que de pauvres gens auxquels il a rendu l'espoir et la santé en leur révélant humainement, simplement ce qui pouvait leur être dit…
« Il a toujours secouru ceux qui venaient à lui, qu'ils fussent malades du corps ou de l'esprit, car il était « un homme de cœur » dans toute l'acceptation du terme ». [1]

De même, le fils de Philippe, Gérard, écrivait que le sourire de son père, *« aussi généreux que malicieux […] s'effaçait souvent devant les difficultés des autres, qui se transformait en rides de soucis à force de vouloir les aider ou en masque de cette colère froide que lui inspirait l'imbécillité des sentiments mesquins.*
« Quelle peine avons-nous pu lui faire subir, tous autant que nous sommes, au nom de la raison, à lui l'homme de la voie cardiaque selon les termes de Papus qu'il affectionnait ».

Je reprends encore une citation, du successeur de Philippe Encausse à la présidence de l'Ordre Martiniste, Emilio Lorenzo :

---

[1] *PAPUS, occultiste, ésotériste ou mage? – J.P.Bayard – Chapitre VII / 40*

« À la fin de notre siècle de guerres démentes, de crises idéologiques et sociales, de manipulations génétiques, l'espoir en une terre propre, en un être humain bon et intelligent qui se prenne en main et qui prenne en charge sa propre évolution et celle de la planète dont il fait partie, cet espoir n'a jamais été aussi présent et les moyens les plus puissants.
« L'Homme de Désir qui sonde maintenant l'univers jusqu'à ses confins est en train de se tourner vers Dieu et il le cherche en lui-même ». [II]

Je termine cet hommage en laissant le dernier mot à Papus, qui résonne comme une conversation avec chacun d'entre nous :
« Maintenant, ne croyez pas qu'il faille se retirer dans une tour d'ivoire pour faire son évolution comme il convient.[…]
« Il ne faut pas oublier que nous sommes entièrement solidaires les uns des autres et que nous n'avancerons pas plus vite qu'eux. Restons donc auprès de nos semblables ; ouvrons notre cœur à la pitié et faisons leur le plus de bien possible.[…]
« J'ai une terreur de la morale parce qu'à chaque fois qu'un être humain veut se montrer assez orgueilleux pour donner des lois aux autres, on lui tend des pièges et il fait toutes les sottises qu'on puisse imaginer. […] Il ne faut jamais chercher à se croire plus fort qu'un autre, car l'Invisible est là qui vous guette et il vous fait faire un joli plongeon.
« Toute notre morale se résumera donc en ces quelques mots :
« Aidons-nous les uns les autres ? Ne condamnons jamais ceux qui tombent ; plaignons-les, au contraire, et tâchons de les amener vers l'entrée du sentier qui conduit à la paix de l'âme et au bonheur parfait ». [III]

Merci à vous, qui êtes nos guides sur ce Chemin que vous nous avez préparé, merci de ces lumières que vous laissez allumées pour nous aider à avancer sur la Voie du Cœur.

Marthe, le dimanche 23 octobre 2011.

La tombe toujours fleurie de la famille Encausse : Louis Encausse, père de Papus, Gérard Encausse, Papus, Philippe Encausse, fils de Papus, Jacqueline Encausse, épouse de Philippe.

[II] L'INITIATION n°4 /1991-
[III] PAPUS – Traité Elémentaire d'Occultisme

EN QUÊTE D'UN ESPRIT DE CHEVALERIE

Par Jean-Albert Clergue



Albrecht Dürer : « Le Chevalier, la Mort et le Diable », gravure 1513.
Belle interprétation d'un chevalier de la fin du Temps
et dans un environnement mystique.
Ingmar Bergman se serait-il inspiré
de ce thème pour son film « Le 7e sceau » de 1957 ?

*Depuis sa création, combien de fois la présente Revue
aura-t-elle abordé des thèmes approchant celui de la Chevalerie ?
Le collationnement en serait aussi intéressant qu'instructif.
Au long d'un siècle suivant la fondation par Papus,
on y annoterait les éventuelles variantes de cette approche.
Aujourd'hui, il pourrait apparaître comme un peu dépassé,
décadent, voire désuet, de se pencher encore sur un tel sujet.
D'autant que des millions d'articles
sont déjà passés par là et ont traité de « La Chevalerie »
en long, en large et en travers !
Ce travers, élargi dans un « transversal » universel,
hors du temps et hors de toute localisation géographique,
peut-il nous apporter un enseignement valable de nos jours ?
Ce sera le sujet de la série d'articles inaugurée ici.*

Ire partie - UNE CHEVALERIE MYSTIQUE CHRETIENNE

Préambule

Le mot de « chevalerie » évoque aussitôt une notion de combattants, bardés de ferraille, écu, épée, lance, et hissés dans les hautes selles de leurs destriers. Il évoque également des ordres nés au Proche-Orient en des temps de Croisades. Ordres militaires aux destinées diverses : l'un disparu dans les supplices et les bûchers, l'autre conquérant de Prusse orientale, ou organisations caritatives et autres plus oubliées de l'Histoire… Mais ce n'est pas cet aspect très guerrier qui retiendra notre attention.

« Chevalerie » fut aussi le thème central de poèmes, de légendes et de mythes : *l'Apocalypse* selon Jean, le cycle du Graal, le *Don Quichotte* de Cervantès, le *Ring* et autres œuvres wagnériennes, autant de multiples épopées romanesques et même, plus près de nous, « *Le chevalier à l'armure rouillée* » [1]. Aussi, sous des manteaux, des croix et des pendentifs, une Tradition tenterait de se maintenir. Il subsiste encore divers succédanés « d'Ordres chevaleresques», parfois en dispute d'authenticité juridique de leurs légitimités, mais néanmoins « toujours fidèles en Christ »…

[1] *Le chevalier à l'armure rouillée.* Conte initiatique de R. Fischer et B. Petit. Ambre 2005.

Autres formes contemporaines de « la chevalerie », des rites maçonniques qui ont multiplié les appellations chevaleresques à travers leurs « Hauts Grades ». Pierre Mollier les a répertoriées dans plusieurs articles de la revue *Renaissance Traditionnelle* [2], regroupés ensuite et complétés dans son ouvrage traitant de « *La chevalerie maçonnique* » [3]. L'auteur esquisse diverses transitions, depuis une chevalerie médiévale guerrière jusqu'à celle imaginée ou fantasmée au siècle des Lumières et plus tard.

Dans la présente série d'articles, restreints du fait de la forme imposée, il ne sera pas question des chevaleries combattantes physiquement, mais de celles ayant engagé le « combat intérieur ». Combat personnel pour la rectitude de l'âme et en conformité avec une certaine perception du service de l'Esprit. Il sera tenté d'explorer les émergences et la pérennité, en tous temps et en tous lieux du monde, d'une catégorie d'êtres humains se ressentant ou se souhaitant un peu différents de leurs semblables par leurs aspirations, leurs comportements, leurs vécus, leurs témoignages. Des chevaliers de l'Esprit qui se rassemblent pour une lutte aux fins du perfectionnement d'un idéal humain. Lutte intérieure susceptible d'être présentée comme modèle à une humanité chaotique et souffrante. Sorte de rêve, forme d'utopie de sociétés idéales et dont la réalisation serait proposée comme potentiellement possible.

La conception de ces utopies et de leurs tentatives de vécus ne peut qu'entraîner à un comportement de nature mystique, à une tentative de fusion de l'être avec l'idéal qu'il a perçu et qu'il a accepté comme modèle de vie. Mystique de nature religieuse, ou spirituelle au sens large du terme, voire dans un possible athéisme. Pour mieux percevoir ces états il nous faudra aborder les notions de mystique, de « clergie » et de « lettré ».

Dans notre histoire occidentale et à la recherche de quelques-uns de ces concepteurs d'utopies chevaleresques, il sera proposé une approche en des temps médiévaux. Cela à travers l'exemple de trois authentiques chevaliers, formés militairement mais ayant également connu

[2] *RT n°72*
[3] La chevalerie maçonnique *Pierre Mollier Dervy 2005/2008*

des expériences mystiques. Forts d'un tel vécu, ils ont tenté de théoriser et de proposer les concepts d'une « chevalerie de l'Esprit ».

Ces exemples auront pour noms :

- **Bernard de Clairvaux** (1090-1153), authentique chevalier de noblesse bourguignonne, surtout connu comme prolongateur du rayonnement de l'ordre cistercien. Mais il fut aussi l'auteur d'un « *Eloge de la nouvelle chevalerie* », adressé aux fondateurs du futur Ordre du Temple, alors que le concile de Troyes de 1128/29 approuvait leur concept de moine-soldat [4].
- **Raymond Lulle** (c. 1232-1315/16). C'est en 1275/76 que cet étonnant chevalier majorquin, conseiller de son roi à la cour de Montpellier, bénéficiant de visions mystiques, rédigea un « *Livre de l'ordre de la chevalerie* ». Sous forme d'une sorte de conte, il y décrit la fondation et le développement d'une société idéale basée sur des principes chevaleresques.
- **Philippe de Mézières** (c. 1327-1405). Autre grand chevalier, combattant les Turcs en Asie Mineure, avant de devenir un des conseillers de Charles V en pleine Guerre de Cent ans. A la suite de révélations mystiques, il milita pour la création d'un nouvel ordre de chevalerie dans lequel seraient fondus tous les ordres encore existants. Mézières le dénomma *La Chevalerie de la Passion de Jésus Christ* et en définit des objectifs : constituer une unité entre les ordres, reconquérir Jérusalem, proposer un mode de vie, pratiquer une éthique chevaleresque.

Ces trois exemples, relevés à un gros siècle d'écart les uns des autres, nous conduisent vers des approches d'une nouvelle forme de chevalerie qui, pour se vouloir mystique, se doit aussi d'être connaisseuse de textes fondamentaux, et donc lettrée afin de pouvoir mieux les aborder et les méditer.

---

[4] *Habituellement donné comme s'étant tenu en 1128. Alain Demurger confirme une rectification dans son* Les Templiers, une chevalerie chrétienne au Moyen Âge, *SEUIL 1985/2005. p. 62 et note n°30. Le décalage présenté est la conséquence d'une modification du calendrier, non prise en compte. Par ailleurs et à l'encontre de thuriféraires, néotempliers, de saint Bernard, sont exposées à la même page les conditions de la rédaction de la Règle de l'ordre du Temple (note 32).*

Ajoutons que toutes ces tentatives ont comme toile de fond un Orient latin où la chrétienté se doit de délivrer la ville sainte de Jérusalem, et de ce fait le tombeau du Christ, de l'emprise d'un Islam de plus en plus conquérant.

La notion de « mystique »

Difficile à cerner, tant les abords en sont divers et fluctuants.

Ils sont souvent évoqués comme des contemplations prolongées, des extases, des visions, des états qualifiés pudiquement de « paranormaux », désordres psychiques ou véritables transes. Mais, il peut exister aussi un sens de *« chose cachée ou secrète »*, *« d'inaccessible à la raison humaine »*, parfois sous la forme de « *mystère lié à un dogme révélé* ». D'où, dans ce dernier cas, une forme de mystique se rattachant plus spécifiquement à la chrétienté. C'est cette frontière dogmatique que les « mystiques » chercheront parfois à franchir pour mieux s'évader dans une union intime avec le Christ, la Trinité, Dieu, son Essence ou celle de l'Etre.

La notion de *mystique* se doit aussi d'être perçue dans la continuation d'une lignée de certaines tendances, de natures proches mais nécessitant d'être clarifiées. Si l'on remonte à l'Antiquité grecque, il en a été ainsi de tout un ensemble d'états extatiques ou de perceptions visionnaires. Ces états peuvent être évoqués à propos des néoplatoniciens tels Plotin ou Proclus, et qui le revendiquent. Ils ne se situent donc pas dans une lignée chrétienne, mais évoluent plutôt dans celle des gnostiques d'Alexandrie. Ces aspirations à la mystique seront prolongées tout au long du Moyen Âge. Leurs déterminations restent floues pour une Eglise parfois localement indécise, surtout s'il peut se concevoir une mystique de nature gnosique, pour ne pas employer le terme « gnostique » trop marqué historiquement [5]. Ainsi le catharisme sera vivement combattu au Sud, mais plus toléré dans des mouvances béguines flamandes. La mystique rhénane (Eckhart, Tauler, Suso) pourra parfois s'en rapprocher.

---

[5] L'acception trop courante du mot « gnose » rend difficile la perception d'une connaissance naturelle, simple, élémentaire, intuitive. Pour la désigner, au siècle dernier a été proposé le vocable de « gnosie ».

Des prémices à la mystique sont d'autant plus indispensables que l'on verra progressivement se dégager deux tendances à ces recherches de « *fusion* », dans une quête de préhension qui soit d'une nature divine quasi absolue. Ce seront :

- **la mystique nuptiale,** avec fusion au divin en « épousant » le Christ. Forme dite aussi « mystique affective » ou « mystique séraphique ».
- **la mystique de l'Essence.** Mystique très abstraite dite également mystique de l'Etre ou « mystique spéculative ».

Autant la première se dégagera plus ou moins spontanément d'un être très simple, très sincère et aspirant à une très grande pureté. Autant la seconde pourrait être le fruit d'une élaboration de nature intellectuelle, virtuelle et dans une sorte « d'effet de miroir » *(speculum)*. Sa construction progressive s'appuiera sur la découverte de pensées antérieures, de textes étudiés et approfondis, donc sur les connaissances de véritables lettrés.

Nous voyons alors naître une nouvelle perception de la notion de chevalerie. Celle de l'Ordre du Temple et d'un saint Bernard lui donnant un statut de moine-soldat humanisant, pour autant que faire se peut, la fonction guerrière. Presque aux mêmes temps apparaîtra la notion de « Chevalier lettré », transition très étudiée par le professeur Martin Aurell dans un ouvrage récent [6].

Chevalerie et « clergie » médiévales

Pendant un millénaire, les clercs, le clergé, la « clergie » ont été ceux qui étudiaient, transmettaient, voire monopolisaient les savoirs du lu, de l'écrit et de l'enluminé. Longtemps ces savoirs ont été tenus à l'abri dans des monastères tentant de résister aux envahisseurs. L'éclosion et la multiplication de ces centres de formation redonnèrent une structure intellectuelle à une Europe laissée en friche après l'effondrement de l'empire romain. A remarquer que, si Rome et Ravenne succombent en 472 et 476, c'est en 530 que Benoît de Nursie fonde le monastère du Mont-Cassin. De l'impulsion bénédictine naîtra un monachisme occidental, en pendant de celui maintenu dans l'Orient byzantin.

[6] *Martin AURELL :* Le chevalier lettré, avoir et conduite de l'aristocratie aux XII[e] et XIII[e] siècles. *Fayard 2011. 540 pages dont 50 de sources et bibliographie, ainsi que 25 pages d'index.*

Du fait de leur pratique de la chose écrite, les clercs lettrés accompagnaient, secondaient et, souvent, conseillaient les rois, les princes et autres puissants pour l'administration de leurs fiefs et domaines. Cette domination intellectuelle s'atténua avec la volonté carolingienne de répandre plus largement l'instruction à partir de structures civiles, dont une Académie palatine d'Aix-la-Chapelle se voudrait le modèle (la désignation de « comte palatin » était attribuée aux neuf membres de cette institution). C'était une volonté de renouer avec un modèle gréco-antique et de s'émanciper d'une trop lourde tutelle de l'Eglise romaine.

L'étape suivante de l'émancipation des savoirs, hors des cloîtres, sera la création des universités à partir des XII-XIIIe siècles ; bien que maintenues sous une férule ecclésiastique contrôlant la nature des enseignements. Néanmoins, nobles et bourgeois purent acquérir bon nombre de connaissances leur permettant de constituer progressivement une « société civile » beaucoup plus instruite. La noblesse chevaleresque en bénéficia et cette évolution est le thème central des travaux de Martin Aurell dans l'ouvrage cité précédemment.

L'auteur consacre une soixantaine de pages à la définition des notions de « *Chevalerie et de clergie* », puis le double à *« Chevalerie et création littéraire* », la suite étant réservée à *« Clergie et civilisation des mœurs chevaleresques* ». Dans cette progression, on suit le parcours d'un ensemble de reîtres qui cèdent une place de plus en plus importante à des chevaliers humanistes s'extrayant de la gangue de leurs armures. Il restera à rechercher comment ces nouveaux lettrés, connaisseurs des commentaires variés de textes sacrés, vont les assimiler et les mettre à profit dans le cadre d'une quête chevaleresque de nature mystique. Idéal d'une chevalerie se concevant, voire se rêvant, modèle physique, moral, social et spirituel d'un cycle humain aspiré par divers éthers, au gré des temps et des lieux.

Les trois exemples proposés pour la chrétienté, Bernard de Clairvaux, Raymond Lulle ou Philippe de Mézières, ont reçu dans leurs familles une formation physique et éthique de chevaliers mais, simultanément, ils poursuivaient des études faisant d'eux des lettrés. Cette éducation duelle devait les conduire aux plus hautes fonctions et responsabilités dans leurs domaines respectifs. Par ailleurs, leurs

aspirations spirituelles les avaient conduits à la perception de visions d'une nature mystique. D'où leur volonté de tenter de faire part de leurs expériences personnelles en matière de chevalerie, de les théoriser dans des écrits et d'inciter leurs protecteurs à les mettre en œuvre.

BERNARD DE CLAIRVAUX ET LE CHEVALIER-MOINE

Aux alentours de 1129, Bernard de Clairvaux rédige un *Eloge de la nouvelle chevalerie,* sous le titre latin de *Liber ad milites Templi de laude novae militiae* [7]. Ce texte est une lettre adressée à « *Hugues, soldat du Christ et maître de la milice* ». Il s'agit bien sûr de Hugues de Payns, reconnu initiateur, avec quelques compagnons, de la *Milice des pauvres chevaliers du Christ,* embryon du futur Ordre du Temple. Pourquoi s'être adressé à Bernard de Clairvaux et dans quelles circonstances ? Cet *Eloge* peut-il être considéré comme le texte fondateur, du moins en Occident chrétien, de la première notion ou définition d'une Chevalerie mystique ?

Le texte, pour la partie qui nous est parvenue, comporte une quinzaine de pages d'un format actuel. Il est divisé en treize petits chapitres précédés d'un *Prologue* [8]. Cette introduction rappelle une demande trois fois réitérée à Bernard par « *Hugues, soldat du Christ et maître de la milice* ». Il y sollicite « *quelques paroles d'encouragement* » mais aussi, souhaite s'assurer « *d'un grand service* ». A savoir si, comme le rappelle Bernard, « *je pouvais exciter par mes paroles ceux que je ne puis exciter les armes à la main.* ». Hugues attend de l'abbé un soutien à l'action de ses futurs Templiers, dans le prolongement des conséquences de la 1re Croisade. Mais aussi une large audience donnée à cette activité, avec un écho susceptible d'assumer, dans la chrétienté, un plus large mouvement d'adhésion envers une milice du Christ, fondée déjà depuis une dizaine d'années. Cela autant en forme de dons pécuniaires voire qu'en biens et accompagnés d'implications physiques. On verra plus loin la forme nouvelle que prendront ces engagements.

---

[7] Les historiens débattent d'une date, avant ou après le concile de Troyes du 13 janvier 1129 (année souvent donnée pour 1128 mais rectifiée en tenant compte du calendrier de l'époque).
[8] On peut en lire une version in extenso sur le site bénédictin.

Le chevalier Bernard de Fontaine



Né à Fontaine-lès-Dijon en 1090, de petite noblesse locale par son père mais de bien plus grande par sa mère (rattachée à la famille de Montbard), Bernard semble avoir vécu, en sa jeunesse, l'existence d'un fils de bonne famille. Il reçoit, fait encore assez rare pour l'époque, une double éducation :
- celle d'un noble sachant manier les armes.
- celle d'un lettré instruit en littérature classique.

1098 - Fondation de l'abbaye de Cîteaux par Robert de Molesme, et Étienne Harding.

1112 - Bernard entre à Cîteaux avec, dit-on, 30 membres de sa famille.

1115 - Étienne envoie le jeune homme fonder une nouvelle maison cistercienne appelée « Clairvaux ». Bernard est élu abbé, il le restera jusqu'à sa mort, vivant dans les conditions les plus frustes

1118 - Trois fondations : La Ferté, Pontigny , Morimond. Elles seront, avec Cîteaux et Clairvaux, les cinq bases de l'ordre cistercien, chacune essai - mant pour son compte.

1129 - Bernard participe au concile de Troyes.

1130 - Deux papes élus : schisme d'Anaclet.

1139 - Bernard combat la thèse de l'Immaculée Conception.

1145 - Il donne un pape à l'Église : Eugène III. C'est un ancien moine de Clairvaux, disciple et ami de Bernard.

1145 - Lutte contre le catharisme. Bernard intervient pour réfuter cette doctrine. Il se rend en Languedoc afin de prêcher contre l'hérésie.

1146 - A Pâques, Bernard « aurait » prêché, à Vézelay, la 2e croisade.

1152 - Il rédige De la Considération où il accepte la responsabilité de l'échec de la deuxième croisade. Dans une lettre à son oncle, André de Montbard, maître du Temple, il écrit : « Le monde devra reconnaître qu'il vaut mieux mettre sa confiance en Dieu qu'en nos princes » et adjure les Templiers à rester des moines avant d'être des soldats.

1153 - Bernard meurt à Clairvaux, après avoir fondé 72 monastères ayant rayonnés en presque 500 abbayes.

(Notice simplifiée, sur base Wikipédia, avec toutes les réserves d'usage…)

Pourquoi s'être adressé à un Bernard, abbé de Clairvaux, certes, mais qui n'avait pas encore la stature qu'il prendra dans les années postérieures ? Cette question n'est toujours pas tranchée. Il y eut une lettre adressée à Bernard par Baudoin II, roi de Jérusalem depuis une dizaine d'années, protecteur-initiateur(?) de *la nouvelle milice du Christ*, et aux fins de préparer une confirmation de celle-ci par la papauté. Puis d'autres missives adressées à un Bernard choisi du fait de sa posture abbatiale et peut-être mieux connu d'Hugues de Payns à travers son compagnon d'armes André de Montbard, lui-même oncle de l'abbé. Cet oncle fut chargé d'une visite en Occident pour appuyer les termes du message. Sans succès semble-t-il, puisque Hugues de Payns lui-même dut entreprendre un nouveau voyage en 1125. D'où les contacts établis avec ce Bernard de Clairvaux, un abbé familier de la chose chevaleresque par formation et sans doute mieux à même de concevoir l'élaboration d'une notion de « guerre sainte » et de favoriser la naissance du concept assez dérangeant de moine-soldat.

Il ne saurait être question, en un si mince article, de tenter d'esquisser les motivations initiales d'un Baudoin II. Ce prince a laissé une réputation de grande piété. Marié et vivant dix-sept ans à Edesse, en milieu chrétien arménien, il a été au contact d'une chevalerie arménienne de lointaine origine et déjà dotée d'une Règle sous la forme d'un Code d'honneur [9]. Par ailleurs, Edesse, aujourd'hui Urfa en Turquie, est à une quarantaine de kilomètres du site sabéen de Sumatar. Le sabéisme fut une spiritualité venue de Mésopotamie, fondée sur le culte du Dieu-Lune et des planètes, curieusement mêlé (de ce fait ?) à des éléments néoplatoniciens [10]. Mais surtout, ce centre sabéen était toujours actif à l'arrivée des Croisés. Cette coïncidence sera un jour à approfondir pour tenter d'en percevoir une connaissance par les chrétiens d'Edesse, ainsi que l'éventuelle influence sur la création templière venue de l'entourage de Baudouin II.
Toujours est-il que Bernard de Clairvaux, après avoir bien hésité, se trouva en charge de proposer à la fois un concept de guerre sainte et

---

[9] *Le texte de ce Code d'honneur m'a été signalé à la bibliothèque du Matenadaran d'Erevan. Il est en cours de recherches, par des érudits franco-arméniens et pour publication en français.*
[10] *Voir sur ce sujet* Les Sabéens d'Harran *par Henry Corbin,* in Temple et contemplation.

de justifier un corps de combattants d'un genre particulier. Cela au nom d'une foi chrétienne débordante de la doctrine d'Amour transmise et illustrée par un Seigneur Jésus-Christ lors de son passage terrestre ? L'exercice était rude tout en nécessitant un certain nombre de contorsions aussi bien intellectuelles que sémantiques. Le futur saint envisage une forme de combat mystique où le guerrier « juste » serait toujours vainqueur « dans le Christ ». Ce combattant devient une sorte de kamikaze : *« Loin de redouter la mort, il la désire. Que peut-il craindre, en effet, soit qu'il vive, soit qu'il meure, puisque Jésus-Christ seul est sa vie et que, pour lui, la mort est un gain… ».*

Contre l'ancienne chevalerie

Avant de présenter ce que serait sa vision d'une autre chevalerie chrétienne, Bernard de Clairvaux va fustiger l'ancienne. A la fois sur la forme et sur le fond car, d'entrée, il dénonce la trop grande superficialité dans laquelle s'est installée une institution qu'il connait bien pour en être lui-même issu.

La diatribe est restée célèbre : « *Vous chargez vos chevaux de housses de soie, vos recouvrez vos cuirasses de je ne sais combien de morceaux d'étoffe qui retombent de tous côtés ; vous peignez vos haches, vos boucliers, vos selles ; vous prodiguez l'or, l'argent et les pierreries sur vos mors et vos éperons, et vous volez à la mort dans ce pompeux appareil, avec une impudente et honteuse fureur. Sont-ce là les insignes de l'état militaire ? Ne sont-ce pas plutôt des ornements qui conviennent à des femmes ? Est-ce que, par hasard, le glaive de l'ennemi respecte l'or ? Epargne-t-il les pierreries ? Ne saura-t-il percer la soie ? ».* Bernard va comparer ces chevaliers à des femmes « *nourrissant une masse de cheveux qui vous offusquent la vue, vous enveloppant dans de longues chemises qui vous descendent jusqu'aux pieds et ensevelir vos mains délicates et tendres sous des manches aussi larges que tombantes.* ». Ne serait-ce pas là une caricature d'un nouveau chevalier de cour, lettré, précieux, oublieux de ses devoirs fondamentaux et prêt à former progressivement une classe de courtisans cultivés ?

D'autant que, dans la foulée, Bernard va renier la notion de guerre telle qu'elle se pratique : « *Ajoutez à tout cela quelque chose qui est*

bien fait pour effrayer la conscience du soldat, je veux dire, le motif léger et frivole pour lequel on a l'imprudence de s'engager dans une milice [11] *d'ailleurs si pleine de dangers : car il est certain que vos différends et vos guerres ne naissent que de quelques mouvements irréfléchis de colère, d'un vain amour de la gloire, ou du désir de quelque conquête terrestre. Or on ne peut certainement pas tuer son semblable en sûreté de conscience pour de semblables raisons.».*

L'abbé de Clairvaux, ex-chevalier lui-même, pose la question de la justification de donner, ou de risquer, la mort. Et il va longuement développer le thème du lien entre ce risque encouru et le service du Christ.

Un concept de « guerre sainte »

Dans la cohérence de ses propos précédents et pour que les combattants de la foi soient affermis dans leur cœur, il convient de les assurer de la justesse de la cause défendue. Le futur saint Bernard s'y emploie en écartant tout scrupule éventuel : *« Les soldats du Christ combattent en pleine sécurité les combats de leur Seigneur, car ils n'ont point à craindre d'offenser Dieu en tuant un ennemi et ils ne courent aucun danger, s'ils sont tués eux-mêmes, puisque c'est pour Jésus-Christ qu'ils donnent ou reçoivent le coup de la mort et que, non seulement ils n'offensent point Dieu, mais encore, ils s'acquièrent une grande gloire : en effet, s'ils tuent, c'est pour le Seigneur, et s'ils sont tués, le Seigneur est pour eux ; mais si la mort de l'ennemi le venge et lui est agréable, il lui est bien plus agréable encore de se donner à son soldat pour le consoler. ».*

Ainsi et selon cette dialectique, CELUI qui vint pour pardonner agréerait « *la mort d'un ennemi qui le venge* » ? L'image d'un saint Bernard, tout en douceur et ravissement, ne pourrait qu'en pâtir. Pourtant l'homme d'action qu'il fut, l'énergique fondateur de monastères, demeurent. Si de nos jours se lisait pareils propos dans une littérature islamiste ou autre, il ne serait pas manqué de crier à l'extrémisme, à l'incitation haineuse ou au terrorisme ! Mais un

[11] *Il ne faut pas entendre par ce terme de* « milice » *celle dont Bernard fait l'éloge mais plutôt et d'une façon générale, la milice en tant que* « troupe levée dans les communes pour renforcer l'armée régulière » *voire milice au sens global de* « militaire » *par rapport à ce qui est* « clerc ».

contexte s'installait : dans le cadre de l'occupation des Lieux saints par l'Islam, du massacre du pèlerinage allemand de 1066, de la croisade de 1096-99 suivie de la perte de Jérusalem et de la nécessité de reconquérir le tombeau du Christ. Cet objectif, pour complaire à Dieu, voire en recevoir la mission, déterminait la cohérence du concept d'une *Guerre sainte*, conduite par des moines-soldats formant une chevalerie mystique. Ce fut, dans tous les cas, l'essentiel du message de Bernard de Clairvaux, adressé en forme d'*Eloge* aux premiers Templiers et, par-delà, à l'ensemble de la chrétienté.

RAYMOND LULLE ET SON LIVRE DE CHEVALERIE

Raymond Lulle ou Raimon Lulle et même Ramon Llull ? Etonnant personnage ayant vécu en grande partie au XIIIe siècle puis à cheval sur le suivant (Palma del Majorque 1235 – Bougie 1315). Doté de tant de facettes multiples que chacun pourrait s'emparer de l'une d'elle et la développer à souhait. Dans les milieux de l'occulte on aime surtout rappeler une réputation d'alchimiste, semble-t-il mal fondée – il disait la détester- et sur des écrits lui ayant été indument attribués. Qui n'était peu ou prou qualifié d'alchimiste à partir de l'instant où il se préoccupait de sciences ou d'arts non convenus ? Mais outre sa formation de chevalier et son action en politique, l'on pourrait aussi développer ses capacités de théologien, de lettré arabisant, de philosophe ou de poète de la langue catalane. Tout comme son activité de pédagogue novateur, suggérant l'usage de la langue vernaculaire dans la prime instruction (*Doctrine pour un enfant* et *Instruction des enfants*), au même temps où Dante préconisait et appliquait, pour une Italie non encore formée, la *volgar lingua* – dialecte florentin- (*De vulgari eloquentia, La Vita Nuova*, vers 1283/93, puis la *Commedia* à partir de 1307).

Ce goût pour la réflexion et l'enseignement va conduire Lulle vers une préoccupation moins connue : un penchant pour la chevalerie qu'il va pousser jusqu'au point de la théoriser dans un *Traité de l'ordre de la chevalerie* rédigé en 1275-76. Il parvient, dans cet écrit, à la vision-conception d'une société utopique basée sur des qualités essentiellement chevaleresques. Il est intéressant de constater l'existence d'un tel projet, deux cent cinquante ans avant que le mot « *utopia* » ne soit forgé, par Thomas More et pour désigner son « *Ile de*

nulle part » où vivrait une société aussi bien idéelle qu'idéale. A quoi s'ajouteront, chez Lulle, les visions mystiques d'un homme auquel apparaît, à diverses reprises, le Christ sur la Croix. « *Il comprit alors, avec toute certitude que Dieu voulait que Raymond abandonnât le siècle et servit désormais le Christ de tout son être et de tout son cœur.* »[12]. C'est cet aspect mystique qui m'a fait retenir Lulle, à la suite de Bernard de Clairvaux, pour quêter l'approche d'une chevalerie mystique émergeant de celle purement guerrière des siècles précédents.

Par sa qualité de catalan, Ramon Llull a intéressé l'un de ses compatriotes, de nos contemporains, le professeur d'histoire du Moyen Age Marti Aurell i Cardona, d'origine espagnole, natif de Barcelone, et que la connaissance de la langue a conduit à approcher au plus près les œuvres du majorquin. Devenu Français et enseignant à l'université de Poitiers, il apporta une contribution au Colloque de Fanjeaux de 1986, en développant le thème « *Chevaliers et chevalerie chez Raymond Lulle* ». Martin Aurell débute son texte par cette phrase : « *Ramon Llull a su allier la connaissance des réalités concrètes de son temps avec la spéculation philosophique, l'engagement personnel dans les affaires de son siècle avec la réflexion métaphysique, une activité débordante avec une intense vie religieuse. Il n'est nullement étranger aux problèmes qui préoccupent les hommes de la fin du XIIIe siècle, parmi lesquels se trouve celui de la place que la chevalerie doit occuper dans la société, du rôle que la noblesse peut jouer dans des principautés territoriales où le renforcement de la royauté, le développement d'une justice et d'une armée contrôlée par les instances supérieures, lui enlèvent ses attributions d'antan. Les réponses que le philosophe majorquin apporte ne manquent pas d'intérêt :* ***elles placent la chevalerie au sommet de la hiérarchie d'une société idéale.*** *Son utopie se situe entre l'imaginaire et le réel et il revient à l'historien de déceler les liens, conscients ou inconscients, avoués ou cachés, qui attachent son œuvre à un contexte social déterminé.*»[13].
Il sera donc très intéressant d'aborder la construction d'une société, aussi idéale qu'utopique, imaginée par un chevalier-penseur poli-

---

[12] *Autobiographie de Ramon Llull établie par un scribe anonyme. Passage cité par Bruno Hapel à la p.8 de l'introduction de sa traduction, en français, du* Llibre de l'Orde de Cavalleria. *Chez Guy Trédaniel Editeur, Paris 1990.*
[13] *In Cahiers de Fanjeaux n°22, consacré à* « Raymond Lulle et le Pays d'Oc » *p.142 à 168.*

Quelques éléments à propos de Raymond Lulle

Naissance vers 1232 à Majorque.

Il devint très jeune le page du second fils du roi de Majorque, avec qui il fut initié aux arts de la guerre. Son intelligence remarquée, il est nommé précepteur de l'infant Jacques, premier fils du roi Jacques Ier et futur roi de Majorque.

Vers 1263, donc vers trente ans, il affirma avoir eu durant cinq nuits consécutives des visions du Christ en croix. Ces visions le poussèrent à vendre ses biens. Il versa les fonds à sa famille, puis l’abandonna pour partir prêcher .

1265, étudiant l’arabe, il décida de se consacrer à la conversion des infidèles et entama pour cela un cycle de neuf années de formation théologique et morale. Il écrivit pendant cette période son monumental Livre de contemplation de Dieu d'abord en arabe, puis en latin et en catalan, et conçut son système de pensée, l’Art. Le premier volume fut l’Ars compendiosa (1274), puis l’Ars demostrativa (1283), l’Ars inventiva, l’Ars amativa (1290), la T aula general (1294), l’Ars generalis ultima (1305-1308). Il en présenta une version abrégée dans l’Ars brevis (1308).

Par ailleurs, en 1275 et l’infant devenant Jacques II de Majorque, Raymond Lulle avait été appelé à la cour de Montpellier. Il rédigea à cette occasion son Livre de l’ordre de la chevalerie et élaborait le projet Rex Bellator d'unification des ordres militaires sous la responsabilité d'un prince.

A côté d’une intense production littéraire et alors qu’il exerçait d’autres activités, Lulle tenait une correspondance et effectuait de nombreux voyages pour tenter de fonder de nouveaux monastères catholiques dans les contrées qu'il visitait.

En 1286, Raymond Lulle reçut le titre de professeur d'université de l'Université de Paris[12], ville où il résida jusqu'en 1289.

En 1299, son ancien disciple Jacques II de Majorque, l'autorisa à prêcher dans les mosquées et les synagogues de son royaume. Ce fut la première fois que Raymond Lulle put franchir le parvis d'un lieu de culte pour y exprimer ses idées.

De 1300 à 1302, il entreprit un voyage à Chypre où ses plans d'apostolat furent aussi mal accueillis qu'en Europe.

Raymond Lulle se retira au couvent du Mont de Randa (Majorque) où il se dédia à la méditation et à la contemplation.

Lulle serait mort le mois de mars 1316, à bord d’un bateau de retour de Tunis, ou à Majorque même…

tique à l'esprit tant réaliste que pragmatique. Une biographie très sommaire de Raymond Lulle ayant été jointe dans l'encadré en vis-à-vis, il convient de détailler plus avant les seuls aspects de sa pensée ayant trait à la chevalerie.

Mais pour cela, connait-on cette vie très dense avec quelques certitudes ? Il aurait laissé une œuvre autobiographique *La vie contemporaine,* dictée disent certains, et dont s'est largement inspiré un Guillaume Colletet, dans une *Vie de Raymond Lulle* publiée en 1647 [14]. L'ouvrage paraît assez imaginatif dans ses détails et surtout très manichéen. Il noircit le Lulle d'avant ses visions pour mieux l'idéaliser ensuite en tant que père de l'Eglise.

Raymond Lulle, le chevalier majorquin

Originaire d'une famille de grande bourgeoisie barcelonaise et marchande en matière maritime, puis installée à Majorque en 1231, « *aux lisières de la noblesse. Patriciat urbain dont l'argent permettait de forcer aisément les portes de la chevalerie* » telle que la qualifie Martin Aurell [15]. Le jeune Lulle est introduit à la cour du roi de Majorque Jacques 1er où, s'étant fait remarquer par sa vive intelligence, il est rattaché au service d'un fils du roi en qualité de page. Quoique son aîné, Lulle paraît avoir reçu ainsi la même formation chevaleresque que le jeune prince, tout en poursuivant par ailleurs ses propres études. Il faut croire que celles-ci furent brillantes puisque de page il devint le précepteur de l'infant. On peut supputer qu'un si long côtoiement en temps d'adolescence généra, entre eux, quelque confiance voire amitié. Toujours est-il qu'au décès de son père, en 1276, l'infant monta sur le trône avec le nom de Jacques II de Majorque.

L'année précédente, peut-être alerté par le déclin du roi, il rappelait à son côté son ex-précepteur. Celui-ci, alors âgé de quarante et un ans, avait acquis de nombreuses et nouvelles connaissances en parcourant le monde méditerranéen et s'était enrichi en fort nombreuses matières. Or il se trouve que le *Livre de l'ordre de la chevalerie*,

---

[14] *A partir de la page 209 dans* La Clavicule ou la Science de Raymond Lulle par le Sieur Jacob et la vie du même par le Sieur Colletet. *Chez Iean Remy Paris M DC XLVII (1647).*
[15] *Ouvrage cité, p.142.*

qui nous intéresse particulièrement ici, aurait été rédigé par Raymond Lulle en 1275/76, précédant de peu l'accession de son élève-disciple au trône du royaume de Majorque. Il y aurait-il un lien entre ces deux faits ? Le rapprochement des dates pourrait alors nous conduire à différentes lectures du texte que nous allons aborder. Soit sous la forme d'une sorte de conte initiatique déclinant les heurs et les ombres d'une chevalerie de nature idéelle. Soit comme livre d'enseignement et de connaissance de l'humanité, destiné à l'instruction d'un prince montant sur le trône. Ce serait l'ultime ouvrage philosophique d'un mentor à l'usage du disciple dont il va devenir le fidèle sujet.

Le Livre de l'ordre de chevalerie

Le professeur Martin Aurell ayant travaillé depuis le texte en catalan et sur ses propres traductions de R. Lulle, on ne peut que s'inspirer de la recension établie pour sa contribution au colloque de Fangeaux de 1986 : « *Le Llibre de l'Orde de Cavalleria est un traité systématique sur la chevalerie, son éthique et son rôle dans la société chrétienne. Il comprend une longue introduction et sept chapitres, ce plan ayant été déterminé par l'existence des sept planètes d'après la démarche symbolique de son auteur […] Texte débutant par la rencontre fortuite entre un ermite et un écuyer, celui-ci se rend auprès d'un prince par lequel il allait être adoubé. L'ermite est un chevalier qui a abandonné le monde pour consacrer les dernières années de son existence à Dieu : il apparaît ainsi comme l'interlocuteur privilégié du jeune écuyer, heureux de devenir le disciple d'un maître si expérimenté. L'ancien lui tend un ouvrage qui contient les règles de la chevalerie.* »

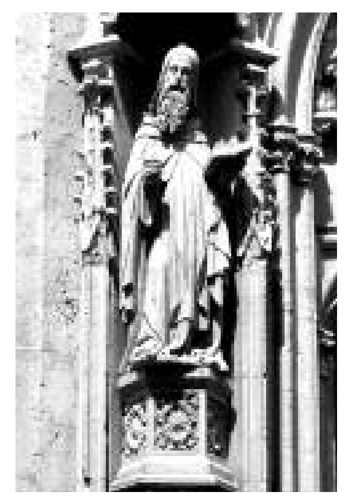
Martin Aurell poursuit en commentant : « *En tout état de cause, le Llbre de l'Orde était le premier manuel à faire le tour complet de la question chevaleresque et connut, à ce titre, un succès ultérieur remarquable […] Ce succès, cette réception dans les principautés les plus disparates de la Chrétienté occidentale, montre bien que cet ouvrage répondait à un besoin des élites du Bas Moyen Âge.* ». Puis l'auteur continue : « *L'ermite s'étonne qu'aucun livre n'ait été écrit sur le sujet avant le sien. Qui pis est, il n'existe encore d'école où l'on enseigne la chevalerie, alors qu'elle est une science aussi digne que la médecine, le droit ou la théologie. Ce désir ouvertement avoué de rendre systématique, de coucher par écrit, d'enseigner de façon sco-*

laire, un ensemble de règles apprises jusqu'alors par l'expérience du vécu n'est pas étranger à l'évolution de ce groupe social qu'est la noblesse. Depuis la fin du XIIe siècle, celle-ci est devenue un ordre : de « classe de fait » qu'elle était, elle s'est transformée en « classe de droit ». A l'époque où Ramon Llull écrit, les pouvoirs publics ont les moyens de la contrôler, d'en déterminer les familles qui en feront partie, d'en limiter les privilèges. Enfermée dans ce carcan juridique, elle apparaît désormais comme une caste pour laquelle des intellectuels travaillent à donner une éthique, un ensemble de règles, qui la figent sur le plan des modes de vie autant qu'elle s'est immobilisée sur le plan social. Dans ce sens l'on peut affirmer que le Llibre de l'Orde de Cavalleria est bien le fruit d'une époque…».

Il est à noter que quelques mois avant d'entreprendre cet ouvrage, Lulle avait rédigé son *Libro de contemplaciô*, déjà cité pour contenir des éléments autobiographiques. Notre chevalier-philosophe passe ainsi en revue tous les états qui composent la société. Martin Aurell constate que, dans cet ouvrage, « *Ramon Llull porte un regard très critique sur les chevaliers dont il stigmatise les défauts dans un ton enflammé.* ». De là une nécessité de leur proposer un *ordonament* régissant leur conduite, tout en restant conscient de la brutalité de ces hommes de guerre, au tempérament orgueilleux et égoïste incompatible avec l'utopie proposée…

Âme et corps de la chevalerie

Selon Lulle, la chevalerie est avant tout une morale, une éthique, un code. Le chevalier ne doit pas s'en écarter sauf à en devenir méprisable. Sa chevalerie réside beaucoup plus dans l'âme que dans le corps car, « *s'il en était ainsi c'est que le corps serait plus noble que l'âme.* ». Cet idéal vers lequel il lui faut tendre, s'érige en une forme de noblesse, éloignée de la conception ancienne la réservant à l'ensemble des familles de sang royal. « *La noblesse devient ainsi une forme de vertu personnelle qui s'obtient après maints efforts et grâce à une éducation soignée ; elle est bien plus une qualité acquise qu'innée, une valeur individuelle qu'une condition héréditaire.* » et le professeur Aurell souligne comment la *nobilitat de coratge* se trouve à l'origine, à la fondation, aux premiers temps de l'apprentissage de la chevalerie. Première des vertus du chevalier, ce courage est pris dans son sens pre-





Majorque et Raymond Lulle

Les îles Baléares sont un peu restées à l'écart de l'histoire générale occidentale. Elles furent l'objet de la Reconquista et reprises à l'Islam entre 1229 à 1235.

L'expression « royaume de Majorque » désigne également la construction politique née en 1262 au bénéfice du second fils de Jacques Ier, le roi Jacques II de Majorque, qui rassemble, outre le royaume de Majorque, les comtés de Roussillon et de Cerdagne et la seigneurie de Montpellier.

A la mort de son père, en 1276, Jacques II régna sur cet héritage. Perpignan sera la capitale du royaume. Puis Jacques III élabora une étiquette de cour stricte, régie par les Lois palatines, qui firent école dans d'autres cours du Bas Moyen Âge. En 1349, le roi Jacques III de Majorque vend au roi Philippe VI de France sa dernière possession, la seigneurie de Montpellier. Il perdra la vie en 1349, lors de la bataille de Llucmajor et le royaume de Majorque resta intégré à la couronne d'Aragon, puis à la monarchie espagnole. Le royaume de Majorque subsista jusqu'à son abolition par les Décrets de Nueva Planta de 1716. (source Wikipédia)

Ce court aperçu explique pourquoi, en plein Roussillon et à Perpignan, existe (outre la gare SNCF célébrée par Dali !), un château appelé Palais des rois de Majorque.

Egalement, ceci éclaircit la présence d'un Raymond Lulle, à Montpellier et à la cour d'un roi de Majorque où il devient précepteur de l'infant.

mier, c'est-à-dire force du cœur en toute circonstance, que l'on ne peut acquérir qu'avec une éducation soignée suivie tout au long de l'adolescence. Ce fut celle de Lulle à la cour du roi de Majorque et, qu'en bon pédagogue, il tente de rappeler sous une forme élargie à la fois à son ex-élève devenant roi mais aussi à l'ensemble d'une classe chevaleresque se devant d'évoluer vers une perspective plus sprirituelle.

C'est ici qu'interviendra cette notion de mystique déjà apparue dans les propos de Bernard de Clairvaux. Le chevalier se doit avant tout d'être bon chrétien, soumis à Dieu, assistant aux offices, mettant en œuvre les vertus théologales (Foi, Espérance, Charité) aussi bien que les cardinales (courage dit aussi force, justice, prudence, tempérance). L'idéal du chevalier est ainsi fortement christianisé au détriment d'une ancienne conception uniquement combattante et faite de butin, de rapine ou de déprédations diverses. Martin Aurell conclut son chapitre par les propos suivants : *« En 1275, le raisonnement de Lulle représente l'aboutissement d'un long processus qui, depuis au moins les années 1100, a fait passer une éthique jusqu'alors réservée aux rois et aux empereurs à l'ensemble des chevaliers. Ainsi, l'Eglise tente de canaliser la violence, leur proposant un idéal chrétien pacifiste, fondé beaucoup plus sur le combat contre les propres passions que sur la guerre contre autrui. C'est dire jusqu'à quel point la chevalerie a perdu, en se cléricalisant, ses éléments les plus spécifiques. ».*

Dans le prochain article, il sera développé cette notion caractérisant la « chevalerie spirituelle universelle », selon l'expression de Henry Corbin. C'est celle de la prédominance du « combat intérieur », de nature mystique, sur le « combat extérieur », celui des éventuelles luttes matérielles, sociales ou politiques. Elle avait déjà été particulièrement mise en valeur et développée en Islam à travers le concept de *djihad* : « *petit djihad* » de la lutte externe pour la propagation et la défense de la foi et « *grand djihad* » pour l'ascèse intérieure. Rappelons sur ce point que Ramon Llull fut un très éminent arabisant s'étant rendu dans des pays du Maghreb (Tunis 1293 et 1314, Bougie 1307). Il ne put être totalement ignorant de l'esprit et des pratiques des confréries soufies et de leurs chevaleries de la *Futuwah*. Celles-ci furent conçues et mises en place dès les premiers siècles de l'Hégire.

La mystique des armes

Dans une telle perspective les armes de combat du chevalier vont se parer d'une nature également symbolique. Se rappeler que Bernard de Clairvaux évoquait déjà, dans son *Eloge de la nouvelle milice,* la double armure du chevalier *« Le soldat qui revêt en même temps son âme de la cuirasse de la foi et son corps d'une cuirasse de fer. ».* Ici, Lulle va procéder à un adoubement où est repris une symbolique déjà en cours, *« Que le chevalier revêtisse les armes spirituelles, le haubert de la foi, l'épée de la parole de Dieu, la lance de la charité, l'écu du salut. »* [16]. Chaque pièce du caparaçon du cheval, animal d'où est issu le vocable même de chevalier et manifestant la supériorité de posture physique aussi bien que sociale du guerrier, chacune de ces pièces recevra une signification symbolique.

De même un parallélisme sera établi entre les phases et la gestuelle de la cérémonie de l'adoubement chevaleresque et celle de l'adoubement liturgique [17] : *« Tout ce que le prêtre revêt quand il chante la messe a une signification qui s'accorde à son office. Et comme l'office du prêtre et l'office du chevalier s'accordent, pour cela, l'ordre de la chevalerie requiert que tout ce qui est du métier de chevalier et accomplissement de son office ait une signification par laquelle est exprimée la noblesse de l'ordre de chevalerie. ».* Martin Aurell met en valeur que : *« Le lien que Lulle établit entre le prêtre et le chevalier apparaît encore nettement exprimé dans un autre passage de son ouvrage « les deux offices les plus proches qui soient au monde sont l'office de clerc et l'office du chevalier ; c'est pourquoi la plus grande amitié au monde devrait être entre clerc et chevalier. ».* Il présente l'adoubement : *« comme une sorte d'ordination au sacerdoce et les pièces de l'équipement du chevalier comme des objets liturgiques. Au point que ceux qu'il appelle respectivement lo cavaller espiritual (le prêtre) et lo cavaller terrenal (le chevalier) officient ensemble. »*

Le concile de Troyes, de 1129, était déjà allé fort loin dans ce rapprochement puisqu'il avait autorisé la fusion des deux états, celui de la croix et celui de l'épée, dans le cadre du statut de moine-soldat

[16] Cité p.153 par Martin Aurell comme extrait de la patrologie latine (Migne) 210, 187.
[17] Le livre de l'ordre de chevalerie, traduction Bruno Hapel, p. 55.Guy Trédaniel Editeur 1990

accordé à la *Milice des pauvres chevaliers du Christ* devenant ensuite l'Ordre du Temple. Ceci pourrait pareillement troubler la distinction établie par Georges Duby dans son « *Le chevalier, la femme, le prêtre* » mais, en pragmatique n'ignorant rien de la question, Raymond Lulle fixe des limites à un état clérical en préconisant le mariage du chevalier. Néanmoins et contrairement à ses préconisations de départ, il accepte que : « *La noblesse chez la dame et le chevalier se concordent, en vertu du mariage, avec l'honneur de la chevalerie : le contraire entraînerait la destruction de la chevalerie.* ». De là une ambigüité certaine où cette nouvelle chevalerie, accessible à tous les « *êtres de cœur* », paraît se refermer dans un système endogamique après avoir renouvelé ses principes de base. Il y a constitution d'une autre noblesse de nature chevaleresque et que l'on pourrait croire destinée à constituer, développer et défendre, une Cité de Dieu, dans le cadre d'une chevalerie devenue célestielle.

Il faut remercier le professeur Martin Aurell de nous avoir resitué ce Livre de l'ordre de la chevalerie dans un contexte médiéval plus large, raison pour laquelle je me suis permis d'importants emprunts à son apport au Colloque de Fangeaux de 1986. Elargissant encore cette recherche, Martin Aurell l'a inscrite dans un *Le chevalier lettré, savoir et conduite de l'aristocratie aux XIIe et XIIIe siècles.* Forme de « policement » progressif de la gent guerrière sous l'effet conjugué d'une culture religieuse, tout aussi bien que laïque, plus poussée. Ce sera l'apparition des œuvres de certains chevaliers-écrivains.

PHILIPPE DE MEZIERES ET L'ORDRE DE LA PASSION

Troisième personnage appelé à témoigner en faveur d'une chevalerie mystique, troisième chevalier de formation ayant tenté de théoriser et d'inciter à la formation d'une chevalerie plus spirituelle, Philippe de Mézières (c.1327-1405) est certes moins célèbre que Bernard de Clairvaux ou que Raymond Lulle. Il reste néanmoins connu par sa vie auprès de Charles V et quelques textes apportant des témoignages sur des expéditions liées aux croisades balkanique ou alexandrine de la fin du XIVe siècle. Connu également pour des textes concernant la création d'un ordre chevaleresque dit *Ordre de la Passion de Jésus-Christ.*

ELEMENTS DE LA VIE DE PHILIPPE DE MEZIERES

1327 - Naissance au château de Mézières en Picardie.
- Formation en lettres à Amiens puis à l'université de Paris.
- Se revendique compatriote picard du prédicateur Pierre l'Ermite.

1343 - S'engage comme mercenaire au service de princes italiens.

1345 - Suit l'armée française dans une croisade balkanique.

1347 - Bataille de Smyrne, adoubement comme chevalier.
- Se rend à Jérusalem, où il se sent un peu « missionné ».
- A son retour, séjourne à Chypre auprès du roi Hugues de Lusignan.

1350 - Participe en Normandie aux guerres contre les Anglais.

1359 - De retour à Chypre, chancelier du roi Pierre 1er de Lusignan.

1362 - Grand voyage du roi en Europe pour susciter une nouvelle croisade.

1364 - Action diplomatique de Philippe de Mézières en Italie.

1365 - Expédition maritime contre Alexandrie et prise de la ville.

1366 - Séjours à Venise et Avignon, milite pour un secours de l'île de Chypre.
- Rédige première mouture de texte concernant L'ordre de la Passion de Jésus Christ.

1373 - Retour à Paris. Fréquente Nicolas Oresme conseiller de Charles V

1375 - Devient précepteur du dauphin, futur Charles VI.

1380 - A la mort de Charles V, se retire au couvent des Célestins.
- Se consacre à ses écrits.

1389 - Rédaction du Songe du Vieil Pèlerin.

1395 - Missions diplomatiques.

1396 - Rédige une Epitre lamentable et consolatoire au roi Richard II d'Angleterre, suite à la défaite de Nicopolis.
- Propose encore la création d'un nouvel ordre de chevalerie et en rédige la règle en français.

1405 - Décède à Paris au couvent des Célestins, à l'âge de 78 ans.

En quoi Philippe de Mézières apporterait-il des éléments propres à cette quête autour du thème de la chevalerie mystique ? Par le texte cité il m'est apparu dans la lignée des deux précédents chevaliers-mystiques-clercs-philosophes abordés dans cet article. Les documents datent de 1118 pour *L'Eloge de la milice du Christ de saint Bernard,* de 1275-76 pour *Le livre de l'ordre de la chevalerie* de Raymond Lulle, alors que ceux de Mézières le préoccupèrent durant une grande partie de sa vie. Le projet originel semble remonter à sa jeunesse et à son prime engagement de 1347 vers la Terre sainte. Les rédactions du projet qui nous sont parvenues sont datées de 1368, 1384 puis 1396 pour une traduction en français. Un demi-siècle de réflexion et presque une trentaine d'années de conception, de rédaction et de tentatives de réalisation.

Les manuscrits concernant ces textes sont conservés à la bibliothèque Mazarine. Ils se nomment en latin, *Nova religio milicie Passionis Jhesus Cristi pro acquisitione sancte civitatis Jherusalem et terre sancte* et dans la version en français *De la chevalerie*. Textes malheureusement partiels et dont nous sont seulement parvenus les quarante-quatre premiers feuillets d'une règle.

En vue du thème du présent article et des suivants, il fallait retrouver la publication, en langue française, des contenus de ces manuscrits. Le hasard organisant bien les choses, il m'est plaisant d'en raconter une anecdote, de cet été, en bord du bassin d'Arcachon et au marché du Cap Ferret où se tenait aussi une brocante. Un bouquiniste y faisait montre de quelques gros pavés dont un très improbable et volumineux in-quarto de 850 pages ayant titre : *La Chevalerie*. Cet ouvrage, d'un honorable membre de l'Institut du nom de Léon Gautier, avait été publié en 1884 et son auteur mentionne dans la préface qu'il eut souhaité le nommer *La Chevalerie d'après les Chansons de geste*. Voilà qui pouvait paraître bien incertain en notre temps de précision documentaire et de grande distanciation académique. Pourtant, l'importance et la minutie des notes de bas de page montraient que j'avais affaire à un ouvrage de belle érudition, œuvre d'authentique médiéviste-paléographe. À Mézières, l'index renvoyait à une page 93 avec la note suivante : « *Voir, sur cet Ordre, l'excellent Mémoire d'Auguste Molinier : Description de deux manuscrits contenant la Règle de la militia Passionis Jesu Christis, de Philippe de Mézières (Archives de l'Orient latin, t.I,*1881, pp. 335-364) ».

Ceci emporta ma décision. Je laissais au bouquiniste l'équivalent du montant d'un bon repas, et m'en allais avec ma Chevalerie chevauchant un vélocipède de mise et de mode en ces temps et cette région landaise.

Léon Gautier s'avéra être un éminent professeur de l'Ecole des Chartes. Il y enseigna la paléographie de 1871 à sa mort en 1897, dirigeant en même temps la section historique des Archives nationales à partir de 1893. Son ouvrage La chevalerie remporta un vif succès dès sa parution. Il eut donc le mérite de reconstituer une sorte de climat dans lequel se développait un futur chevalier depuis sa prime enfance et à travers les diverses étapes de sa vie. Il choisit le cadre de la seule époque de Philippe-Auguste, donc celle de 1180-1223, et à partir de l'étude d'un très grand nombre de documents relatifs aux Chansons de geste. Etonnamment, l'auteur parvint ainsi et sur certains points à un véritable travail d'archéologie médiévale [18].

Dès la page 6 de son ouvrage, il expose son sentiment quant au rôle de l'Eglise dans une conception chevaleresque présentée ainsi : *« Forcée de tolérer la guerre qu'elle abhorre, l'Eglise a organisé contre elle toute une série d'obstacle superbes et parfois victorieux. La Paix et la Trêve de Dieu sont peut-être les plus connus ; la Chevalerie est le plus beau. Mais l'Eglise, malgré tout, n'a pu venir à bout de son généreux dessein et s'est vue contrainte, dans la pratique des choses, non seulement de permettre la guerre mais encore de l'encourager. Elle n'est généralement descendue jusque-là qu'en deux cas faciles à déterminer : quand il s'est agi de mettre le pied sur la barbarie envahissante et sur le mal triomphant, et quand il a fallu que, dans les limites du devoir, les catholiques obéissent aux injonctions de l'autorité civile. ».* On peut se demander ce qui est évoqué sous les termes de : *« mettre le pied sur la barbarie envahissante et sur le mal triomphant. ».* S'agit-il encore, en cette fin de XIXe siècle, de barbares « Infidèles » et du mal absolu de l'Islam envahissant ? Ceci nous introduirait dans la perspective des objectifs d'un Philippe de Mézières, souhaitant ardemment constituer une nouvelle chevalerie pour partir à la reconquête des Lieux saints.

---

18 Voir recension de La Chevalerie *de L. Gautier par H. de Courzon dans Bibliothèque de l'école des chartes Année 1884 Volume 45 Numéro 45 pp. 358-360.*

Le chevalier de Mézières

Selon un de ses meilleurs connaisseurs, Philippe Contamine, historien médiéviste reconnu, *« Philippe de Mézières est «un homme complet», le modèle du chevalier du Moyen Âge : homme de guerre, de pouvoir, de dévotion, auteur d'une œuvre abondante, au style fleuri. Un homme de petite noblesse, un laïc à l'esprit religieux, un combattant engagé (c'est l'époque de la guerre dite de Cent ans). Il possédait une solide culture et fut l'ami de Pétrarque. »* [19].

Un autre médiéviste, Joël Blanchard, en trace ce portrait complémentaire, qu'il inscrit dans le cadre des grandes utopies politiques : *« Philippe de Mézières est un auteur et un acteur engagé, témoin d'un siècle entier, le XIVe : homme de foi et de passion, infatigable zélateur de la croisade, précepteur de sept rois et princes, ce pragmatique mystique est un visionnaire. Son œuvre majeure, le Songe du Vieil Pèlerin, est d'abord un parcours historique et géographique dans une Europe en crise, mais ce « récit de voyage » porte aussi en lui une reconstruction annoncée. En un échiquier symbolique, vraie image du monde et de ses faiblesses, sont aussi proposées les clefs du salut. Les soixante-quatre cases éclairent le jeune roi Charles VI sur la nécessité de réformer le monde chrétien. Cette construction multiforme et très ordonnée annonce les utopies de More et de Hobbes et s'impose comme un maillon incontournable d'une chaîne qui conduit de saint Augustin à Orwell. »* [20].

On ne sait pas pour autant comment Philippe de Mézières acquit des savoirs aussi importants que diversifiés. Il aurait reçu des formations à Amiens et à l'université de Paris, mais sans doute peu approfondies puisque, à 18 ans, on le retrouve mercenaire auprès d'un prince lombard. Il poursuivra ses aventures combattantes jusqu'à l'âge de 25 ans et elles le conduiront à Chypre, dans l'entourage d'un légat de grande piété et savoirs avec lequel il se lie d'affection : Pierre Thomas, futur patriarche à Constantinople. C'est en sa compagnie et

---

[19] *Propos tenus par Philippe Contamine lors d'une émission du 15 novembre 2009 de Canal Académie, sur le thème :* Un authentique chevalier du XIVe *: Philippe de Mézières.*
[20] *Philippe de Mézières,* Songe du Vieux Pèlerin, *traduction de l'ancien français par Joël Blanchard. Pocket, coll. « Agora », Paris, 2008, 1002 p.*

celle du roi Pierre 1er de Chypre, que Philippe Mézières entrepris une sorte de tournée européenne pour inciter à une « croisade d'Alexandrie » de 1365. Il fit ainsi la connaissance, entre autres, de l'Allemagne, de l'Italie du Nord et de la cour du pape en Avignon. On peut supputer que ce long parcours en compagnie d'un prince temporel et d'un autre prince, mais de l'esprit, fut extrêmement formateur pour un de Mézières déjà mûr en âge. Cela valait bien quelques bonnes années d'université…

L'ordre de la Passion de Jésus-Christ

Ces circonstances peuvent faire comprendre les conditions dans lesquelles germa l'idée d'une nouvelle forme de chevalerie prête à remplir des objectifs essentiellement désintéressés car spirituels. Philippe de Mézières a établi, dès ses premiers contacts avec l'Orient, le constat de la désunion existant entre les divers ordres militaires en présence. À ses yeux de Philippe de Mézières, et de quelques autres de ces contemporains, s'imposait l'idée de la constitution d'un ordre religieux et chevaleresque unique pour l'ensemble de la chrétienté.

En 1357-68, de Mézières rédigea, en latin, ce qui paraît être la première rédaction écrite de la règle de son ordre. Dans une lettre : *« en guise de préface à la règle de la chevalerie de la Passion de Jésus-Christ (…) pour la rédemption de la sainte cité de Jérusalem et de la Terre sainte, pour la multiplication et la défense de la sainte foi catholique et pour la commémoration de la Passion du Sauveur longtemps négligée. ». Auguste Molinier commente cette vision totalement mystique, dans le droit fil des propos déjà tenus par Bernard de Clairvaux :*

« Philippe de Mèzières y rappelle la Passion du Christ, qui a racheté l'homme du péché originel ; mais cette Passion, que tout chrétien devrait avoir sans cesse présente à l'esprit, dont le souvenir devrait régler tous ses actes, inspirer toutes ses pensées, la plupart des chrétiens l'ont oubliée. Pour réparer cet oubli impardonnable, il faut fabriquer comme un miroir, où les chrétiens verront leur ingratitude. Ce miroir sera l'ordre de la Passion, composé de gens de toutes les conditions, voués tous au culte de la Passion du Christ et dont la vie vraiment chrétienne sera un modèle pour les fidèles dégénérés.

Cet ordre, miroir de la chrétienté, et dont les membres seront purifiés par la grâce, comme le verre dont sont formés les miroirs matériels, l'est par le feu, se composera de clercs, de nobles et de princes, de bourgeois et d'artisans. Ce sera une société plus parfaite, image de la société elle-même ; les clercs seront archevêques ou évêques et prieront pour l'ordre; les nobles combattront; les bourgeois prendront le nom de frères, les artisans celui de sergents.

Réformer la société par l'exemple de ses vertus, tel sera le but moral de l'ordre de la Passion; mais il ne se bornera pas à une vie contemplative et devra consacrer tous ses efforts à la délivrance du Saint Sépulcre et à la conquête de la Terre Sainte ; il devra s'y employer de cœur, de parole; d'œuvre, de nom et d'habit : de cœur, en ayant toujours présente à l'esprit la Passion du Christ ; de parole, en prêchant, en priant, en chantant ; d'œuvre, en pratiquant l'obéissance, la pauvreté et la chasteté conjugales, en macérant la chair de ses membres, en combattant les ennemis de la foi qui possèdent la Terre sainte, en employant à cet effet tous les biens temporels qu'il pourra acquérir, recevoir et conquérir; de nom, en parant ses membres du titre de chevaliers de la Passion du Christ; d'habit enfin, en mettant la croix sur leurs vêtements. »

Philippe Contamine résume ainsi le fondement du nouvel ordre : *« Le propre de cette religio, de cette militia, telle que l'imaginait son fondateur, était bien sûr de comporter, outre toute une gamme de clercs (patriarche, archevêques et évêques, chanoines et prêtres), d'abord et avant tout des combattants, répartis selon leurs statut, leur équipement et leur rôle militaire, en trois catégories : des chevaliers, des frères et des sergents. A la tête de l'ordre et pour son encadrement, il devait y avoir un prince, un grand connétable, des présidents ainsi qu'un certain nombre d'officiers. »* [21]. On retrouve là une structure classique des ordres de chevalerie antérieurs, avec toutefois quelques différences marquantes :

---

[21] Contribution aux mélanges en l'honneur de P. L'Hermite-Leclercq, sous le titre Au cloître et dans le monde. Femmes, hommes et sociétés (IXe-XVe siècles) Presses de l'Université de Paris-Sorbonne 2000. Philippe Contamine pp. 79-88 « Les femmes dans l'Ordre de la Passion de Jésus-Christ. ».

- la présence d'une importante hiérarchie religieuse aux côtés d'un prince et non plus celle de simples chapelains comme dans les anciennes commanderies.
- ce point a néanmoins été soupesé par le rédacteur de la règle, puisque l'historien a observé que « le manuscrit, en provenance du couvent des célestins de Paris, fut à un certain moment corrigé de la main même de l'auteur. » qui ajoute, en note de bas de page n°8, que *« Lequel, systématiquement, y remplaça religio par milicia »* [22]. Donc hésitation et prépondérance donnée finalement au corps de combattants.
- les vœux monastiques classiques de pauvreté-obéissance-chasteté ne semblent plus devoir être prononcés intégralement puisque le mariage est préconisé.

Face à l'Islam, l'idée de Philippe de Mézières était, non pas de reconstruire, mais de construire de toutes pièces une grande force d'intervention occidentale pour repousser ce qui ne pouvait apparaître que comme une forme d'envahissement. Car on n'en était plus à simplement, pourrait-on dire, vouloir reprendre Jérusalem, mais à endiguer le déferlement musulman en direction de l'Europe. D'où l'action à Smyrne, de 1427, à laquelle participe le jeune mercenaire et qui lui vaut, sans grand mérite dit-il, son accession à la chevalerie.

Les tentatives de réalisation

Cette idée de force chrétienne unique, avait déjà été caressée par d'autres, dont Raymond Lulle et son projet *Rex Bellator*. Sous la forme de la fusion des ordres en un seul corps de combat. Philippe de Mézières envisagea, lui, une nouvelle et grande chevalerie mais d'une nature très spirituelle et liée, pour ne pas dire « cimentée », dans une même finalité mystique. A l'origine, il aurait dû en être ainsi pour chaque ordre créé et adoptant la règle du Temple. Concept déjà historiquement nouveau car la première croisade avait été une succession d'assauts assez désordonnés de forces disparates. Puis, les seigneurs occidentaux avaient mis les circonstances à profit pour se tailler de véritables fiefs érigés en principautés (Edesse, Antioche, Tripoli, etc.). Le fractionnement de cet Etat latin entrainait

[22] *Idem page 80..*

des actions locales partisanes et sans relation avec le mobile originel. De plus, le retour de nombreux croisés dans leurs patries laissa le royaume de Jérusalem démuni de forces militaires constantes, d'où la nécessaire création d'un corps, que l'on peut qualifier d'occupation, pour sécuriser les voies du pèlerinage. Ce fut l'origine de la fondation des ordres chevaleresques, formant une armée permanente et devenue peu à peu autochtone.

Mettant à profit son séjour à Chypre auprès du roi Pierre 1er de Lusignan à partir de 1359, Philippe de Mézières avance son projet. Il en avait commencé la rédaction dès 1357 et va consacrer cinq années à accompagner ses protecteurs à travers l'Europe, pour convaincre princes et prélats de leurs participations à une nouvelle expédition orientale. Les initiatives de Baudouin II et de Hugues de Payns, pour « moraliser », ces cohortes devaient s'appuyer sur une justification spirituelle de nature presque mystique. C'est ce concept et son impulsion qu'ils sont allés demander à Bernard de Clairvaux sous la forme d'une règle d'esprit quasi monastique, et d'une sorte de lettre de recommandation pour la faire accepter par la papauté.

Malgré cela, des individualités bravaches demeurèrent et l'on connait les foucades et les pillages d'un Renaud de Chatillon avec les conséquences qu'elles entraînèrent [23]. Toujours est-il qu'après deux siècles de présence en Terre sainte, les ordres furent rejetés à la mer en 1291, suite à l'ultime bataille de Saint-Jean d'Acre. Ils se consacrèrent ensuite à conforter leurs seuls établissements en Méditerranée orientale et en Europe. Ils en oublièrent peut-être leur vocation mystique originelle : à savoir ce combat du corps, du cœur et de l'esprit dans leur jonction en Jésus-Christ et à travers la délivrance de son tombeau. C'est au rappel et à la résurgence matérielle de cet objectif mystique que Philippe de Mézières voulait s'employer. Le souhait présidant à la rédaction et à la mise en œuvre d'une nouvelle Règle, mise en œuvre par une hiérarchie de nature presque religieuse devait éviter les errements constatés auparavant en matière d'attitudes trop matérialistes. Retour aussi à l'esprit d'une croisade très marquée spirituellement et orientée, comme à l'origine, vers la seule

[23] *Par ses attaques de caravanes musulmanes et ses ruptures d'alliances, il fut à l'origine de la fin d'une trêve entre les Croisés et le sultan Saladin. Ceci déclencha des hostilités conduisant au désastre de la bataille de Hattin du 4 juillet 1187. Capturé, il sera décapité.*

réouverture des accès à Jérusalem. Pour bien rappeler cette unique mission, le concepteur de cette règle en commença la rédaction dès 1357, ainsi qu'il l'a été cité plus haut. Afin que l'objectif en soit rappelé en permanence, il n'hésitera pas à proposer de nommer le nouveau corps de bataille : *Ordre de la Passion de Jésus-Christ.*

Mettant à profit son séjour à Chypre à partir de 1359 [24], auprès du roi Pierre 1er de Lusignan et du futur patriarche Pierre Thomas, Philippe de Mézières avança ses idées pour les en convaincre. Il consacra ensuite cinq années à accompagner ses protecteurs à travers l'Europe, en diffusant leur projet commun auprès de princes et de prélats, recherchant leurs adhésions et leurs participations à une nouvelle expédition orientale. Ils obtinrent de quoi armer une flotte qui se dirigea vers Alexandrie en 1365. La ville fut prise et livrée au pillage. Au grand dam dudit Mézières car, une fois le butin embarqué, les assaillants quittèrent le port. Or, il lui avait été promis un tiers des revenus de la ville afin de fonder son Ordre de la Passion ! Sans compter que les fameuses visées spirituelles prenaient un bien mauvais départ…

Philippe de Mézières se retrouva l'année suivante à Avignon et en tournée de cours européennes, afin de rassembler des secours pour l'île de Chypre menacée par les musulmans, en justes représailles de l'expédition d'Alexandrie. Il tenta aussi de recruter des volontaires pour son ordre de chevalerie, tout en rédigeant une *Vie de Pierre Thomas*, dont *Prefacio* et *Epistola* constituent une prime mouture de la conception de son Ordre de la Passion. En 1373, rattaché au roi de France Charles V en qualité de conseiller et en un temps de Guerre de cent ans, il ne put faire progresser son projet. Il lui fallut attendre 1397 et la déroute de Nicopolis, pour rédiger une *Epistre lamentable et consolatoire à Richard II d'Angleterre* et dédiée à Philippe II le Hardi. Il y proposa encore la création d'un nouvel ordre de chevalerie pour éviter d'autres catastrophes.

C'est donc pendant près de quarante ans que Philippe de Mézières rêva de constituer chevalerie aussi idéelle que mystique. Il ne nous en reste que les projets présentés dans le cadre de divers écrits et, de sa règle de l'Ordre de la Passion, que des feuillets un peu dérisoires décrivant avec force détails les vêtements des hiérarques…

[24] *Qui avait déjà créé un ordre du Cygne*

DE LA CHEVALERIE CHRETIENNE ET MYSTIQUE

Nous avons parcouru, rapidement, trois siècles de perception, de conception et de tentatives de réalisations, d'une nouvelle chevalerie qui aurait été vouée à un autre type de combats que ceux d'une suprématie physique orgueilleuse, mise au service de l'appropriation des terres d'autrui. Précédemment, on pourrait citer Charlemagne et ses preux, prolongeant la chevalerie des Goths et déjà en action de Reconquista sur les Maures. Certes et plus tard, certains chevaliers vont s'adoucir, devenant mieux éduqués et lettrés, cela jusqu'à ce que l'appellation ne devienne plus qu'un titre honorifique. Pendant l'évolution de ce statut, chevalerie occidentale et christianisme allaient se fondre. Le chevalier se devait d'être bon chrétien, croyant en Dieu, en son Fils Jésus-Christ et sa mission rédemptrice. Il se devait d'être soutien de la Sainte Eglise à laquelle il se soumettait. Il pratiquait les vertus cardinales et théologales, le soutien d'autrui, sa protection et en faisant ainsi œuvre de charité. Bien entendu, le chevalier se devait d'être aussi paré de toutes les qualités, civiles, morales et éthiques que l'on doit attendre d'un être d'exception.

L'esprit de croisade, qui pouvait être originellement une forme d'exaltation aussi confuse que désordonnée, se modifia quand il fallut maintenir ouvertes les voies du pèlerinage chrétien, et reprendre possession du Tombeau du Christ. Ces buts devenaient mission d'une autre nature. Le chevalier, selon la règle adoptée au concile de Troyes et prônée par saint Bernard, entrait dans un état quasiment sacralisé et il prenait la route de Jérusalem comme vers la Cité céleste apparaissant à la fin de *L'Apocalypse* selon Jean. Cette chevalerie devenait de nature célestielle, elle assurait la rédemption et l'immortalité de l'âme du combattant, et c'est ainsi que la rêvaient Raymond Lulle et Philippe de Mézières. Il sera intéressant de rechercher comment un tel concept chevaleresque et mystique pourra être identifié dans d'autres structures que chrétiennes. Au prochain article nous aborderons le concept islamisant de la *Futuwah*, les versions élaborées dans le cadre du bouddhisme zen, et les chevaleries des anciens empires africains, dont certaines traditions se maintiennent encore de nos jours. Le suivant abordera les formes reprises par une chevalerie maçonnique, dont le *RER* propose une phase finale dans un *Ordre intérieur* conduisant aux *CBCS.* Une 4e tentera d'imaginer ce que pourrait être une attitude chevaleresque pour notre temps… Belle utopie ???

Pharaon : Kâ de l'Ancienne Égypte

Par Nadia Dargent

PHARAON, « per Aa », en égyptien, est « la maison » du Principe Directeur ou Supérieur pour une période donnée.
Il est le fils de Râ, Sâ-Rê.
A ce titre, le Roi-Prêtre a pour fonction de maintenir l'équilibre cosmique dans le Royaume des Deux-Terres. Il est le maître du temps et de l'espace (son accession au règne est le début d'une ère nouvelle) et il doit assurer l'harmonie entre les Deux-Terres, c'est à dire le Sud et le Nord de l'Égypte (la vallée et le delta). Pour qu'il puisse régner, il faut que se manifestent en lui les principes d'OSIRIS et d'ISIS.
OSIRIS correspond au Principe de régénération, de renaissance. C'est le Neter de l'Ordre Naturel et du Devenir. Il évoque la continuité, la stabilité, l'harmonie de l'Univers. Osiris est le Principe de Vie qui persiste à travers toutes les morts et les renaissances.
ISIS, ou le Principe Isiaque, est liée à la Magie. Elle est « La Grande de Magie ». C'est la force évolutive de l'Esprit dynamiste de l'être qui va permettre de rassembler tout ce qui est épars. C'est l'Athanor dans lequel s'effectuent toutes les transformations d'Osiris jusqu'à la création d'HORUS.
De plus, Pharaon doit renoncer à une partie de lui-même qui dépasse sa personnalité, partie qui lui confère d'ailleurs sa puissance car elle est la marque d'une force spirituelle supérieure : cette puissance rayonne par l'intermédiaire de l'uraeus frontal.
Il est avant tout l'Horus vivant, l'incarnation de ce Neter, et son pouvoir est principalement sacerdotal : il est le Grand-Prêtre, le Pontife du Royaume…
Horus peut être assimilé au Christ intérieur. C'est le Principe horien qui permettra à l'homme d'échapper définitivement à la Loi du Devenir. Il correspond en alchimie à la chrysopée ou œuvre au Rouge. Il porte d'ailleurs sur lui les trois couleurs du processus alchimique : noir, blanc, rouge. C'est le triomphe de l'Esprit sur la matière ; c'est l'âme solaire. Isha Schwaller de Lubicz dira : « *Il faut que l'âme solaire absorbe en elle l'âme osirienne et que l'Universel soit vainqueur du particulier* ».
Pharaon est également celui qu'on nomme, dans l'Hermétisme, le Roi du Monde, celui qui a le pouvoir suprême sur les trois niveaux du monde : infernal, terrestre et céleste. Enfin, lors de l'avènement de chaque Pharaon, la Création originelle est renouvelée…
Il a la maîtrise sur les éléments et les êtres vivants ; il constitue, en quelque sorte, le pont (le lien) entre le visible et l'invisible. Il doit s'ef-

forcer de capter l'énergie cosmique et, grâce à la puissance des Rites, de la fixer dans le temple afin qu'elle puisse rayonner sur la terre. On retrouve l'expression de cette énergie lors de la fête SED, au moment de son jubilé, et lors de son couronnement où Pharaon redresse le Pilier DJED auquel est attachée la notion de renaissance, de régénération, de spiritualisation. Pharaon accumulait et renouvelait alors l'énergie vitale (ANKH) et recevait, ainsi que tout son Royaume, la vie en abondance ; il était OUDJA, il était sain et équilibré (SENEB). Le peuple pouvait alors crier : Vie ! (ANKH) Santé !(OUDJA), Force ! (SENEB), en espérant que son souverain lui apporterait ces bienfaits. Isha Schwaller de Lubicz dira que « *le destin particulier du Roi peut même agir sur le destin particulier de son peuple* ».

Pharaon est le plus souvent représenté de deux façons par les sculpteurs et les peintres :

- Debout, avançant le pied gauche : il est alors l'homme du Devenir, le guerrier spirituel tel Horus qui se bat en permanence pour le triomphe de l'Esprit sur la matière. Cependant, c'est la Connaissance qui le guide et non la force aveugle ; il s'appuie en général sur le sceptre OUAS couronné d'une tête d'oiseau qui symbolise l'élévation vers le Ciel de la force puisée dans la terre.
- Assis, où il se livre à un temps de méditation intérieure. Il porte alors, croisés sur sa poitrine, les deux attributs de la royauté pharaonique, les deux sceptres : HEKA (la crosse) qui évoque l'autorité créatrice et ordonnatrice, et NEKHE KHA (le Flagellum ou fouet), évocateur du sacrifice.

Ces deux sceptres croisés représentent l'interaction des énergies (Osiris – Isis ; masculin - féminin).

Pharaon porte également une queue de taureau à l'arrière de son pagne (son CHENDJIT), qui évoque le rite « du passage par la peau tous les trente ans » lors du HEB SED, le Jubilé royal, au cours duquel le « vieil homme » meurt puis ressuscite, après trois jours d'incubation, dans la peau d'un taureau blanc. Pharaon porte également un collier dont le fermoir comporte la croix ANKH qui est en contact avec sa nuque.

A l'issue du Jubilé, le Roi revêt de nouveau le PSCHENT (la Double Couronne) qui symbolise l'union des deux Égypte mais aussi l'œuvre au Blanc (Sud) et l'œuvre au Rouge (Nord). Le Pschent est aussi appelé SEKHEMETY « les Deux Puissantes » car le Blanc et le Rouge fusionnent pour créer l'unité.

Il porte aussi, lors de certaines cérémonies relatives à Osiris ou à Amon (dieu de la fécondité) - « Celui qui demeure en toute chose »

- la couronne ATEF, surmontée de deux plumes, deux cornes spiralées et deux Uraeus (cobra femelle, signe de force et d'énergie combattante, « œil de Rê »), qui symbolise la justice et la vérité.

Le Roi porte cinq noms : **REN** : le Nom – le Verbe : prononcer un nom c'est libérer son énergie et évoquer les forces qui le gouvernent.

Isha Schwaller de Lubicz dira : « le nom a une importance considérable ; il correspond en vérité à l'être qui le reçoit ; c'est un portrait dont l'influence agit magiquement sur son existence, car le nom prononcé agit sur le Kâ de son possesseur. » ; et plus loin : *« l'homme supérieur, c'est-à-dire pleinement réalisé, a d'ailleurs plusieurs noms se rapportant à ses divers états. C'est la raison d'être des noms multiples de Pharaon, correspondant à sa personne et à son Kâ, à son être spirituel, et au « moment » qu'il représente… ».*

Les 5 Noms du ROI sont :

- Horus : il s'inscrit dans un long triangle, le SEREK (enceinte des palais royaux de l'Ancienne Égypte), lui-même surmonté par le hiéroglyphe des deux bras levés, le Kâ. Ce nom rappelle que Pharaon incarne Horus.
- Nebty : « les Deux Maîtresses », qui définit la nature de son pouvoir. Celui-ci est d'essence divine ; il est synonyme d'éternité.
- Horus d'or : le Roi, tel Horus, exerce son pouvoir sur le Ciel et la Terre. Ce nom définit les objectifs du règne de Pharaon et ses principes.
- Nysout-Bity: Nom du Roi de Haute et Basse Égypte. Nysout est le jonc du Sud et Bity est l'abeille du Nord. Ces deux noms sont dans un cartouche qui rappelle la course vivifiante du Soleil autour du Roi.
- Sâ-Râ : Le Fils de Râ est le nom que Pharaon reçoit lors de son couronnement. C'est son nom d'initié. Par lui, Pharaon est rattaché à la puissance cosmique de l'Univers.

Mais revenons aux fonctions sacerdotales du Grand Pontife du Royaume. Pharaon est prêtre de MÂÂT, le prêtre de l'Égypte. À ce titre, il doit combattre ISFET, le désordre, afin que s'établisse l'harmonie, la Mâât.

Chaque matin, il doit effectuer le Rituel de l'Aube afin que la Beauté, l'Unité et l'Harmonie universelles soient préservées. Dans un premier temps, il se purifie dans les eaux sacrées du Nil, revêt un pagne de lin blanc et chausse des sandales de papyrus. Il porte de nombreux talismans et, sur son visage, ont été peints les yeux d'Horus – OUDJAT. Ce sont les yeux de la Connaissance – Conscience.

Il va méditer d'abord dans la salle hypostyle puis il pénètre dans le Naos où il allume une bougie de cire d'abeille. Le pontife l'appelle et prononce ses cinq noms en posant les mains sur lui. A quatre reprises, Pharaon prie le Neter (Principe du Divin dans la Nature) de descendre dans sa statue. Il répand des parfums et fait brûler la résine d'encens, l'oliban (encens mâle). Puis il enlace la statue du dieu et l'embrasse sur la bouche afin qu'elle reprenne possession de son âme qui avait rejoint les sources de la manifestation pendant la nuit. Pharaon est alors habité par la puissance du dieu.

Le Neter étant vivifié, le pontife commence la toilette du dieu. À l'aide du petit doigt de la main droite, il enduit le corps de la statue avec l'onguent medjet, la ceint de bandelettes de lin, la parfume, la couvre de bijoux et noue autour d'elle des tissus de couleur blanc, bleu, vert et rouge. Enfin, une couronne est posée sur la tête du dieu. Le roi nomme alors les offrandes : pain, lait pour l'adoption, vin pour le sang d'Osiris, gâteaux, légumes et fleurs. Pharaon purifie deux fois ces offrandes, avec de l'eau du Lac Sacré et du sel de natron. Puis il encense le Naos (l'encens se nomme SENETJER, « le parfum qui divinise »). Enfin, le roi tend au dieu une coupe tenue de sa main droite et dans laquelle se trouve la statuette de Mâât ; il déclare : *« Tu es Mââty, juste de voix ; je suis juste de voix, Mââty! Je te donne toute vie, toute santé, toute allégresse de cœur comme Rê, à jamais ».* Pharaon est alors en harmonie avec sa jumelle mystique, la Mâât.

Pharaon préside aussi à la construction de chaque nouveau temple. Il revêt alors les vêtements sacerdotaux qu'il avait le jour de son sacre et arbore l'Uraeus frontal. Il situe alors l'emplacement de la Grande Ourse dans la voûte étoilée, et quatre repères sont alors tracés sur le sol, destinés à servir lors de l'érection du nouveau Temple. A l'aube, le roi utilise un maillet en or pour mettre en place quatre pieux aux quatre angles du nouvel édifice sacré et déclare : « J'ai établi les quatre angles de ton temple ». Il tend ensuite le cordeau de THOT entre ces pieux en ajoutant : « *J'empoigne le cordeau avec SECHAT* »

Puis, il se saisit d'un hoyau (instrument aratoire – représenté par le hiéroglyphe « men » : « aimer ») et creuse un profond sillon en suivant le cordeau où apparaît la nappe phréatique du Nil : cette eau symbolise le NOUN, source de toutes les vies possibles. Il verse du sable pour purifier les fondations, moule une brique crue où se mêlent la paille et le limon, et la présente au dieu. Le roi pousse alors, avec un levier, le premier bloc de pierre du temple dans la tran-

chée qui a été creusée à cet effet. Il répand le sel de natron et fait brûler de l'encens. Il court ensuite tout autour du temple qui existe en fait déjà dans l'invisible, pour éliminer les forces chtoniennes qui pourraient menacer sa stabilité.

Il dépose des offrandes dans les tranchées où vont s'édifier les fondations du temple. Enfin, il prononce la formule consacrée : « *Je donne la Maison à son Maître…* ». Quand le temple sera achevé, le roi reviendra, ouvrira toutes les portes, et, dans le secret du Naos (le Saint des Saints), il enlacera la statue du dieu…

Le temple nous conduit tout naturellement aux neuf constituants de l'être. 9 (Neuf) car l'être humain est considéré comme étant une ennéade vivante. L'Ennéade primordiale, en Égypte, était composée de neuf divinités principales : ATOUM (le Créateur), CHOU (l'air), TEFNET (l'humide), NOUT (le ciel), GEB (la terre), ISIS, OSIRIS, NEPHTYS et SETH. Elle correspondait à la cosmogonie universelle.

Les neuf constituants de l'être sont KHAT (le corps physique), SEKHEM (l'unité et l'harmonie de l'ensemble), REN (le nom, la vibration générale de l'être), KHAIBIT (le niveau émotionnel et sa capacité à se projeter dans d'autres plans de conscience ; pour certains, il correspond au corps astral), BÂ (l'âme représentée sous sa forme hiéroglyphique par un oiseau à tête humaine), KÂ (l'énergie vitale représentée sous sa forme hiéroglyphique par deux bras étendus vers le ciel et formant un carré dont le côté supérieur est ouvert). À noter que le Bâ, dans l'être humain, était toujours indissociable du Kâ et du AKH (l'Esprit, la parcelle de Lumière divine que tout être porte en lui). La fécondation qui se dit BKA en égyptien associe d'ailleurs l'énergie divine et l'âme dans l'acte créateur. Enfin, il y a AB, le cœur, siège de l'entendement et de l'intelligence ; AB c'est le cœur-conscience par opposition au cœur HATY considéré comme le siège des passions de l'homme.

Tous ces éléments sont liés ensemble par le nœud magique ANKH (la Croix de Vie) pour donner la vie à tout nouvel être qui aura ainsi son individualité particulière.

Mais, revenons sur le Kâ qui est la force de Vie (l'énergie vitale et psychique) de tout ce qui est… Le Kâ est le double de l'être vivant ; il est dit être façonné par le dieu potier et créateur KHNOUM, « Seigneur de la Maison de la Vie douce », en même temps qu'il façonne dans l'argile un nouvel être vivant ; son hiéroglyphe est ouvert vers le haut car il capte ainsi l'énergie divine. Ainsi est-il associé à Pharaon qui est censé

être le réceptacle du divin dans notre dimension, et qui permet à cette énergie divine de rayonner sur l'Antique Égypte tout en la vivifiant.
On distingue un Kâ inférieur et un Kâ supérieur :
- Le Kâ inférieur est constitué des Kâ animaux du défunt (les viscères, les quatre Kâ élémentaires organiques) placés à part dans des vases canopes car ils ne suivent pas le même processus d'évolution que la momie et de l'ombre, KHAIBIT, (corps émotionnel et instinctif étant à l'image et à la ressemblance du défunt). Chez l'homme vivant c'est INEL, le moi, l'ego, qui va alimenter le Kâ inférieur de l'homme.
- Le Kâ supérieur est l'entité spirituelle de l'homme issue de Mâât (la conscience cosmique).

Or, le but que l'Ancienne Égypte présente aux hommes avec insistance c'est de parvenir à l'union constante des deux Kâ qui éveille la Raison humaine supérieure. Alors seulement peut venir se fixer l'élément divin de l'homme, le Bâ divin, son âme horienne qui se trouve attirée par son Kâ unifié ; et cette union est le gage de l'immortalité. (La nuque est considérée comme l'un des sièges physiques du Kâ supérieur).
AKH, BA, KA, sont la trinité spirituelle qui constitue l'homme.
Le roi vivant est identifié à Horus ; mort, il est un Osiris, mais un Osiris transitoire, car seule la voie horienne doit être suivie… Le roi, dans sa pyramide-tombeau, s'élance alors vers la Lumière. Les Textes Sacrés disent : « Rê vient en personne, il délivre le roi du dieu d'en bas et il ne le donne pas à Osiris afin que le roi ne meure pas… »
Le roi, c'est-à-dire l'homme, est maître de son destin et cette destinée est d'essence solaire. Cependant, rien ne lui est acquis par avance, et son ascension dans la Douat est semée d'embûches. Cependant, avec pour arme la magie, il monte vers le Ciel, devient semblable aux dieux, et acquiert leur nature divine. Briller telle une étoile, tel est l'ultime désir du roi. Le Soleil étant son père, il passe par toutes ses métamorphoses : il est KHEPRI, le matin ; RE, à midi ; ATOUM, au crépuscule.
Ainsi Pharaon passe-t-il, selon l'expression consacrée, à son Kâ. Kâ de l'Ancienne Égypte, il est censé avoir accompli l'union avec son Kâ supérieur, ce qui lui permet d'obtenir l'union de Râ (le Principe solaire) avec Mâât (la Vérité) aboutissant à l'illumination du troisième œil horien, l'œil de l'Esprit, et de devenir l'homme–dieu. Devenu Horus vivant, il rappelle que c'est le Soi infini et inconnaissable, le Maître intérieur qui doit animer le cœur de l'homme et que seule la voie du divin faucon mène à l'Eternité.

Rabindranath Tagore

Azarie AROULANDOM

«Rabindranath Tagore est pour nous le symbole vivant de l'Esprit, de la Lumière et de l'harmonie – le chant de l'Éternité s'élevant au-dessus de la mer des passions déchaînées »

Romain Rolland

Rabindranâth Tagore (7 mai 1861 – 8 août 1941)

Au XXe siècle, la culture fut dominée par un immense génie Rabindranath Tagore, l'un des plus grands philosophes et poètes de l'histoire du monde. On a dit de Rabindranath Tagore qu'il fut le Léonard de Vinci de la Renaissance bengali.

Tagore naît le 7 mai 1861 au Bengale, à Calcutta, la plus importante ville de l'Inde à cette époque. Il est le quatorzième enfant d'une famille aisée, il grandit dans l'ombre d'un père savant et réformateur religieux. Dans une vision prophétique, son père lui donna le prénom « **Robindra** » qui *signifie soleil, car plus tard comme lui, il ira par le monde et le monde sera éclairé* ».

Lumière ! Où est la lumière ? Qu'elle s'anime au feu rutilant du désir ! Voici la lampe, mais sans jamais le vacillement d'une flamme – est-ce là ton destin, mon cœur ?
La mort, ah ! pour toi serait de beaucoup préférable.
La misère frappe à ta porte ; son message est que ton maître est de veille et qu'il t'appelle au rendez-vous d'amour à travers l'obscurité de la nuit.
Le ciel est encombré de nuages et la pluie ne cesse pas. Je ne sais ce que c'est qui se soulève en moi ; je ne sais ce que cela veut dire.
La lueur soudaine d'un éclair ramène sur ma vue des ténèbres plus profondes, et mon cœur cherche à tâtons le sentier vers où la musique de la nuit m'appelle.
Lumière, ah ! où est la lumière ? Qu'elle s'anime au feu rutilant du désir. Il tonne et le vent bondit au feu rutilant du désir. Il tonne et le vent bondit en hurlant à travers l'espace. La nuit est noire comme l'ardoise. Ne laisse pas les heures s'écouler dans l'ombre.
Anime avec ta vie la lampe de l'amour.

(Extrait de « Gitanjali » l'Offrande lyrique)

Il prit part à la formidable émulation intellectuelle et sociale que connut au 19e siècle le Bengale, alors aux prises avec les influences modernistes d'essence occidentale.
Éduqué dans les trois langues : sanscrit, bengali et anglais, fortement imprégné de traditions hindoues, Tagore, par ses idées, reste fidèle à cette tradition familiale. Il poursuit ses études supérieures en Angleterre. Très jeune, il écrit des poèmes qui chantent l'amour pour ce que Dieu a créé dans un style très personnel.

Tagore devait marquer de sa personnalité tous les domaines de la création : poésie, musique, chant, danse, théâtre, acteur, romans ou nouvelles ; il était dramaturge, écrivain, peintre, pédagogue, enseignant, éducateur, philosophe, maître spirituel, visionnaire, bref, un homme universel dans toutes ses dimensions. Il se veut d'abord un poète, « kavi », en bengali.
Homme très sensible et ouvert aux échanges interculturels, il traduit lui même certains de ses recueils écrits en bengali, sa langue maternelle, en anglais afin de les mettre à la portée de l'Occident.
Gitanjali Song Offering a été traduit du Bengali en Anglais par Tagore lui-même ; sa publication en Europe et en Amérique du Nord rendit Tagore célèbre. Il fut le premier écrivain non occidental, le premier Asiatique et le premier Indien à recevoir le prix Nobel de Littérature en 1913.

Gitanjali, L'Offrande Lyrique, recueil de poésie rédigée sous forme de dialogues et de louanges adressées à Dieu, devient accessible également en langue française grâce à la traduction d'André Gide. Le rayonnement universel de son œuvre et sa soudaine renommée lui permirent de faire de nombreux voyages sur les divers continents pour des conférences ou des visites d'amitiés au cours desquelles il prônait inlassablement la paix, la non-violence, l'indépendance de l'Inde et l'unité entre les hommes.

De 1912 à 1936, il voyagea sans trêve et fit plusieurs séjours dans le monde entier. Il a parcouru plus de 30 pays (Europe, États-Unis, Amérique du Sud, Asie….) Il eut des relations avec Albert Einstein, Romain Rolland, Anna de Noailles, Albert Kahn, William Butler Yeats, Bergson, Sylvain Lévy, Victoria Ocampo, Pu-Yi (le dernier empereur de Chine),…

Ces différentes visites avaient pour but de faire le rapprochement entre l'Orient et l'Occident, d'amorcer la rencontre des Cultures et des Civilisations à travers les valeurs artistiques et culturelles, philosophiques, sociales, économiques, politiques et humaines, cherchant à aboutir à une culture de la Paix.
Tagore donne des conférences pour faire partager ses idées politiques réformatrices et son idéal de tolérance.
Il apparaît comme la révélation d'une « intonation nouvelle de l'âme universelle » ? Sa vision panthéiste de l'univers, son théisme esthétique, sa quête de la concorde ont fait de Tagore le citoyen du monde. Ses idées auront une grande influence sur Gandhi, Nehru et bien d'autres.
Son travail d'éducateur lui vaudra le respect et l'admiration universels.

En effet, à l'image de son père qui fut l'un des fondateurs du mouvement de réforme religieuse « Brahmo Samaj », Tagore a œuvré toute sa vie pour faire évoluer la société indienne, améliorer notamment la condition des femmes, un thème majeur dans ses écrits. C'est aussi un réformateur social en Inde ou il combat farouchement le système des castes.

Il croit particulièrement en l'éducation comme moteur d'une conscience nationale et du progrès et qu'elle contribue à vaincre les souffrances.

Afin de permettre l'égalité d'accès de tous à l'éducation, il fonde, en 1901, l'école internationale de Santiniketan, un mot bengali qui signifie *« la demeure de la paix »,* basée sur les idéaux des Upanishads (texte sacré de l'hindouisme). L'école de Santiniketan donnera naissance en 1921 à l'Université internationale Vishva Bharati, ce qui signifie « la science ou la connaissance indienne ». Une université alternative ouverte sans condition de statut et de niveau. De plus, toutes les cultures y ont leur place et l'enseignement y est dispensé de manière très ouverte, sans diplôme ni évaluation. C'est Un centre d'études des civilisations et des cultures orientales et occidentales dont le but est de concilier les traditions indiennes et occidentales, lien de l'Orient et de l'Occident.

Ce projet subvertit radicalement le fonctionnement de l'enseignement supérieur indien et promeut, sur le plan pédagogique, l'idée que l'accès aux savoirs doit être associé à l'accès à la paix intérieure.

Apprendre pour Tagore est une « expérience poétique ». Il fut ainsi un précurseur dans le domaine de l'éducation. Il poursuit son œuvre de rapprochement de l'Inde avec le reste du monde.
Tagore soulignait l'importance de la langue maternelle comme vectrice de l'éducation. L'usage de l'anglais gênait l'assimilation de ce qui était enseigné et limitait l'éducation aux centres urbains et aux classes supérieures. Si l'on voulait que les masses rurales en bénéficient aussi, il était absolument indispensable de faire du bengali la langue de l'enseignement au Bengale à tous les niveaux, y compris dans le supérieur. L'école idéale, selon Tagore, devait être établie loin de l'agitation des habitations humaines, sous un ciel dont rien n'obstruait la vue et au milieu des champs, des arbres et des plantes. Vivre dans une forêt était aussi un symbole d'austérité et de renonciation. L'immensité de la nature ramenait à leur juste proportion tous les objets, tous les sentiments. Tagore insistait aussi sur la nécessité d'éduquer les sentiments, et non pas seulement les sens et l'intellect.

Évoquant la place de la religion dans l'éducation, Rabindranath déclarait :
« La nature et l'esprit humain, indissolublement unis, seront notre temple et les bonnes actions désintéressées, notre culte ».

« Visva Bharati », qui correspondait à l'idée que Tagore se faisait d'une université mondiale, fut créée à la fin de la Première Guerre mondiale, avec la volonté de dépasser le nationalisme agressif pour construire des relations d'amitié avec toutes les nations. Après 1913, les voyages que Tagore entreprit à l'étranger le rendirent de plus en plus conscient de ce qui se passait ailleurs. Ils lui donnèrent aussi l'occasion de faire la connaissance d'un grand nombre d'intellectuels des pays qu'il visitait. Cela l'amena à insister sur la coopération entre l'Est et l'Ouest, le Nord et le Sud dans le domaine des études humanistes et de la culture. Tagore s'intéressa de plus en plus à l'enseignement universitaire et au développement de villages autour de l'université, ce qui représenterait l'une des fonctions de l'université. Il voulait mettre au point une autre forme d'éducation.
Tagore était convaincu qu'aucun type d'enseignement proposé en Inde, à l'échelon scolaire ou universitaire, ne serait complet s'il était dissocié de la vie rurale ; l'université devrait s'employer à donner une nouvelle jeunesse à cette vie. Pour lui, c'était un aspect important de l'activité de « Visva Bharati ».

Tandis que, pour les nations, l'éducation avait pour objectif essentiel de donner aux citoyens le moyen de gagner leur vie, pour Tagore elle devait surtout permettre à chacun de s'épanouir et de s'améliorer. Il fallait faire appel aux connaissances et à l'expérience acquises à l'étranger, mais sans en faire les fondements de l'éducation indienne.
Pourtant, s'il y avait une qualité européenne que les étudiants des universités indiennes devaient acquérir, c'était « *le désir de savoir, de découvrir les lois de la nature et de les mettre au service de l'amélioration des conditions de vie des êtres humains* ». Les sciences et leurs applications - la technologie - avaient donné aux pays occidentaux pouvoir et prospérité. À moins d'acquérir, grâce à ses universités et ses écoles, les connaissances scientifiques et techniques nécessaires, l'Inde resterait condamnée à la pauvreté et à l'impuissance.
Pour transformer la vie et la rendre plus riche, plus saine et plus éclairée, il était impératif de recourir à la technologie et aux sciences. Pour Tagore, cependant, il fallait que dans les universités indiennes, l'enseignement scientifique soit associé au savoir philosophique et spirituel propre au pays.

Santiniketan se développa régulièrement de 1901 à 1921. L'école, appelée Patha Bhawan, fut par la suite affiliée à l'Université de Calcutta de manière à ce que les élèves puissent passer leur examen de fin d'études (*matriculation*). Pendant longtemps, Tagore put financer entièrement l'école, les traitements des professeurs étaient très modestes, en y consacrant l'essentiel de ses revenus personnels, le produit de la vente de biens lui appartenant, la plus grande partie de l'argent du prix Nobel et les droits d'auteur que lui rapportaient ses livres. Après qu'il eut reçu le prix Nobel et que le gouvernement britannique l'eut fait chevalier, alors seulement le gouvernement indien commença à s'intéresser à son œuvre.

Pour Tagore, l'objectif supérieur de l'éducation était le même que celui de la vie : permettre le plein épanouissement de chacun. Le second objectif était de fournir à l'individu un moyen satisfaisant de gagner sa vie, et donc de satisfaire ses besoins fondamentaux, condition indispensable à la réalisation du premier objectif. Tagore estimait par ailleurs que l'homme ne pouvait s'épanouir totalement qu'en l'absence de toute forme d'asservissement. En dehors des Écritures, il semble qu'il ait été influencé par l'Europe de la Renaissance et du Siècle des lumières.

Pour lui, l'éducation ne se limitait pas au seul développement intellectuel ; elle devait aussi développer la sensibilité esthétique et la créativité de l'élève. La quête du savoir et l'activité physique dans un cadre agréable faisaient partie intégrante du processus. Dans la pensée de Tagore, la liberté et la créativité sont liées, l'une conditionnant l'autre. Plus l'être humain va au-delà des limites de sa nature animale, plus il se rapproche de l'humanisme, de la liberté et de l'unité, et plus il est ainsi capable de développer sa créativité. Seule cette quête donne un sens à la vie et l'éducation fait partie de cette quête. Les buts de l'individu et ceux de la communauté sont ainsi presque confondus.

Tagore n'a pas négligé les autres objectifs de la vie et de l'éducation. Dans le système colonial de l'époque, l'éducation était essentiellement axée sur l'emploi, aux dépens de toute autre aspiration. Tagore voulut corriger ce déséquilibre et faire une place à la science, à la technologie, à l'agronomie et à la formation aux différents métiers d'artisanat, car, sans eux, l'Inde rurale ne renaîtrait pas. L'éducation visait à réaliser les deux catégories d'objectifs.

Tagore voulait que la jeune génération prenne conscience de son patrimoine culturel national et de l'importance qu'il avait pour elle. En même temps, l'éducation devait mettre les enfants en contact avec les cultures d'autres pays et les amener à en tirer des enseignements.

Tagore insistait beaucoup sur l'utilisation de la langue nationale comme vectrice de l'enseignement à tous les degrés. Il voulait que les universités indiennes s'intègrent à la société et s'emploient à éduquer les populations rurales. L'éducation ne devait pas être réservée à certaines couches de la société urbaine. Il se préoccupait beaucoup de l'éducation des femmes. Les établissements qu'il a créés étaient presque toujours mixtes et les femmes étaient manifestement nombreuses à Santiniketan. Si les cours théoriques étaient les mêmes pour les deux sexes, les femmes suivaient des cours pratiques distincts adaptés à leur rôle dans l'existence.

Tagore attachait beaucoup d'importance au rôle des enseignants dans tout système d'éducation. Il voulait que les maîtres aident les enfants à se développer par eux-mêmes, de même qu'un jardinier aide les jeunes plantes à pousser. Il voulait utiliser l'éducation comme

un instrument de changement de façon à rendre les jeunes Indiens, femmes et hommes, plus rationnels et moins soumis à des rituels sociaux et individuels dénués de sens.
Tagore voulait que ses élèves acquièrent un esprit scientifique ; il voulait que les enseignants encouragent le doute constructif, l'amour de l'aventure intellectuelle, le courage et le désir ardent de conquérir le monde par l'esprit d'entreprise et par la hardiesse de la pensée et de l'action. Telles étaient les vertus qui avaient permis à l'Occident d'aller rapidement de l'avant.
Tagore était opposé à toute forme de châtiment corporel. La discipline devait venir de l'intérieur, de la poursuite d'ambitions nobles et élevées dans la vie. Elle suivrait tout naturellement lorsque les impulsions et désirs mineurs seraient volontairement réfrénés au profit de nobles aspirations créatrices.
Il voulait que la réflexion de ses élèves ait des dimensions planétaires, de manière à ce qu'ils deviennent des hommes et des femmes universels comme lui-même, et surmontent les sentiments d'étroit nationalisme afin que le monde puisse vivre et se développer dans la paix et l'amitié.

Tagore disait:
« L'homme n'a pas découvert seulement les vérités scientifiques, il a réalisé l'ineffable.
« Chaque fois que l'homme a contemplé une manifestation de la perfection en paroles, en musique, en couleurs, en rythme, en rapports humains, il a marqué sa joie par un témoignage de mots immortels ou de silence éloquent ».
Et Tagore ne voulait pas que ses élèves ignorent ces expressions, car cela les priverait de la Vérité (Satyam), de la Bonté (Sivam), et de la Beauté (Sundamm).
Les voyages de Tagore à travers le monde l'avaient amené à un universalisme de pensée qu'il a appliqué à sa conception de l'éducation. Dans son échange de lettres avec le Professeur Murray, nous lisons :
« Il faut annoncer au monde l'expérience lumineuse d'un universalisme. Le temps est venu de ne pas nous enfermer en nous-mêmes, mais d'organiser une rencontre amicale de toutes les nations basée sur la confiance et l'entente ». Son Université est fondée sur ce principe. Les professeurs et les élèves doivent avoir cet esprit international et universel; il a dit ailleurs :

« L’éducateur d’aujourd’hui est l’arbitre du destin de la société. Une règle importante que nous sommes disposés à oublier : c’est qu’un maître ne peut jamais enseigner véritablement s’il ne continue lui-même à apprendre.
« Une lampe n’allumera jamais une autre lampe si elle ne garde pas sa propre flamme ».
Mon but est que notre école inonde d’un torrent de bonheur le lit desséché de la vie et des villages.
Pour cela, maîtres, poètes, musiciens, artistes, tous doivent collaborer et n’être pas les sangsues qui sucent la vie des peuples sans rien lui donner en échange.

Tagore aimait les enfants et voulait s'adonner à l'éducation des enfants afin de leur fournir les possibilités d'une formation complète. Il ne voulait pas qu'on ferme les yeux de leurs esprits ou qu'ils ignorent un contact direct avec la Vérité. Ce sont les professeurs, d'après Tagore, qui doivent les guider par un contact personnel à développer l'intérêt en la nature, et la sensibilité de l'âme.

Vous ne devez pas trembler de peur,
Vous ne serez pas écrasés par le chagrin,
Vous ne serez pas déprimés dans la défaite,
Vous ne serez pas orgueilleux dans les richesses,
Ni abattus par la misère,
Vous ne craindrez point la mort.
Vous rechercherez la vérité et éviterez
Le mensonge en actes et en paroles, et
Vous ne manquerez pas à vos devoirs.

La musique, la danse et tous les beaux-arts occupent une place importante dans la conception de l'éducation d'après Tagore. Il disait :
« L'homme n'a pas découvert seulement les vérités scientifiques, il a réalisé l'ineffable. Chaque fois que l'homme a contemplé une manifestation de la perfection en paroles, en musique, en couleurs, en rythme, en rapports humains, il a marqué sa joie par un témoignage de mots immortels ou de silence éloquent ».
Ce qui est évident, en revanche, c'est que le souvenir de Tagore domine encore la vie sur le campus universitaire. Le poème suivant, tiré de *Gitanjali* (l’Offrande Lyrique) rassemble les idéaux que le poète proposait à la nation, à l'humanité et à ses élèves :

Là où l'esprit est sans crainte et où la tête est haut portée,
Là où la connaissance est libre,
Là où le monde n'a pas été morcelé entre d'étroites parois mitoyennes,
Là où les mots émanent des profondeurs de la sincérité,
Là où l'effort infatigué tend les bras vers la perfection;
Là où le clair courant de la raison ne s'est pas mortellement égaré dans l'aride et morne désert de la coutume,
Là où l'esprit guidé par toi s'avance dans l'élargissement continu de la pensée et de l'action,
Dans ce paradis de liberté,
Mon père, permets que ma patrie s'éveille.

L'expression de ce vœu de libération pour son pays et l'humanité adressée dans une prière au Divin imprègne son œuvre comme une promesse d'espérance.

Rabindranath joua un rôle déterminant dans l'émancipation des femmes du Bengale. À travers ses lettres, nouvelles et essais, il expose leur condition et plaide pour leur autonomie. Dans ses romans, ses personnages féminins constituent une source d'inspiration pour toute une génération de femmes du Bengale. Grand défenseur du droit à l'éducation des filles, il autorise l'entrée des filles dans son école de Santinikétan.

Tagore a toujours défendu et placé la femme au même plan que l'homme. Il veut la mettre dans sa place réelle dans l'univers, il l'arme contre ses ennemis. Cela a toujours existé au sein de sa famille.
La femme, pour lui, est l'égale de l'homme, toujours il lutta contre la vieille coutume de « purdah » *(littéralement « rideau ». Les femmes hindoues traditionalistes et orthodoxes n'ont pas de contact avec le monde extérieur ; elles vivent à l'intérieur, d'où l'expression « vivre en purdah »)*, car il voulait que la compagne dans la maison soit aussi la compagne de la vie. Tagore comprenait profondément l'émoi d'une femme dont la tradition était « purdah » et qui tout à coup se trouvait en contact avec le monde extérieur. Il comprenait et il excusait ses erreurs : « *Il ne faut pas oublier, ajoute-t-il, que la femme n'est pas seulement la gardienne du feu du foyer : elle est la flamme même de l'âme… ».*

(à suivre)



Christine Tournier a lu pour vous…

Jean Blum, *La science devant la survie de l'âme* [1].

La mort est observée par l'auteur sous trois angles : matérialiste, monothéiste et spiritualiste. Il constate qu'aujourd'hui de nombreuses études ont été réalisées sur le « passage » de vie à trépas, sur ceux qui en sont revenus, mais Parménide, Anaxagore, Héraclite, Empédocle, et bien d'autres, en parlaient déjà.

Le premier nom à citer, dans cette quête de compréhension de la vie après la vie, est évidemment celui d'Elisabeth Kübler-Ross qui a accompagné nombre de mourants et a très tôt constaté que 80% de ceux qui « revenaient » étaient changés positivement, plus doux, plus compatissants, plus heureux. Elle rencontra le célèbre Dr Moody en 1994 et multiplia livres, stages et conférences.

Kenneth Ring a étudié les NDE avec une rigueur ornithologique ; Michael Sabom, le cardiologue texan, très prudent au début, finit par être un exégète des NDE ; Maurice Rawlings, Jean-Jacques Charbonier, et tant d'autres… Quant à Jean Blum, il nous fait part, avec une grande exactitude, de sa propre expérience de médecin, en s'appuyant sur des cas qu'il a eus. Il a pu constater que cela n'était pas toujours positif car ces expériences de NDE pouvaient être très traumatisantes et pervertrices ; même les enfants et les suicidés peuvent vivre cela.

Il a fallu de nombreuses années pour que ces faits soient avérés exacts, reconnus par la science, bien que beaucoup de savants demeurent encore sceptiques et tentent de donner une explication hormonale et chimique du cerveau. Naturellement, il n'est pas question de parler des charlatans qui, fort heureusement, ne sont pas très nombreux. Les états modifiés de conscience ont pu être vérifiés comme authentiques : relaxation et méditation, voire prière, sont des moyens de les provoquer : l'œuvre de Maguy Lebrun y est profondément associée. Quant aux chamanes, ils ont reçu les enseignements qui leur permettent d'y accéder rapidement et directement.

Et de parler de la relativité, de la physique quantique. Les expériences de Rupert Sheldrake interviennent alors dans le sens d'une conscience cosmique qui permet d'expliquer l'inexplicable. Sans compter tous les chercheurs qui ne nient plus l'invisible mais portent sur lui leurs recherches. Les « apparitions » ne sont plus considérées comme des

[1] *Éditions Alphée, 2010, 250 pp.*



fantasmes, des symptômes hystériques ou de l'autosuggestion, mais pris très au sérieux une fois les tricheurs exclus. Il en est de même pour les « miracles », l'écriture automatique, les rêves prémonitoires…
La notion de réincarnation est plus difficile à reconnaître, mais, là encore, la science progresse ; il n'est que d'évoquer les travaux du Pr Stevenson, de J.-L. Siémons, du Dr Helen Wambach.
Alors, « Dieu » dans tout ça, direz-vous ? La théorie du Big Bang nous en rapproche, la cohésion des univers également, ainsi que l'existence même du vivant, l'appréhension que la réalité cache le Réel, que l'énergie anime tout. Finalement, notre vie doit avoir un sens !

Julien Behaeghel, ***Les grands symboles de l'humanité*** [2].
Cet ouvrage est d'emblée un hommage à Jung dont le génie fut d'établir des correspondances entre les différentes manifestations du vivant. Encore un livre sur les symboles, direz-vous ? N'a-t-on pas tout dit et tout écrit sur l'étoile, le phallus, la croix, la spirale ou la lune ? En effet, mais l'intérêt de ce livre est la condensation dans l'essentiel. Et l'écriture poétique permet de dépasser le littéral intellectuel pour une résonnance de la pensée et du cœur.
Pas de grandes définitions, d'affirmations, mais une incitation au rêve éveillé, à la perception du bruissement permanent du vivant. C'est un hymne à l'amour présent dans toute la manifestation, « une plongée au cœur du Réel », en faisant paradoxalement éclater les symboles, les dilatant, les rendant plus vivants tout en les annihilant. Naissance, vie, mort, résurrection, non pas « même combat », mais même impermanence.
Les symboles sont des bornes sur notre route, tout ensemble culturels et universels. Sans eux, nous ne pourrions pas vivre car ils sont des **repères fondamentaux** – de même que la scansion du temps – qui nous permettent de ne pas devenir fous, comme le disait Lacan. Car si la théorie des cordes nous entraîne dans une douzaine de dimensions, nous, êtres humains, n'en percevons que trois ! Cela devrait rabattre notre arrogance et nos certitudes. Les nombres sont infinis et structurent l'univers : nous en appréhendons timidement l'importance fondamentale. Sans eux, pas d'existence, sans doute pas d'essence, pas de symboles, pas de vie… Nous ne devons jamais oublier cet adage du Trismégiste : tout est vibration.
L'auteur nous signifie qu'au-delà des apparences, il nous est possible

[2] *Paris, Éditions Alphée, 2011.*

de **voir** si nous cassons les barrières de nos croyances, des fausses évidences, en vivant les symboles à l'intérieur de nous, nous mettant ainsi au cœur du macrocosme et du microcosme.
Julien Behaeghel nous joue la musique des sphères, celle de l'amour universel, de l'unité des éléments et de la beauté de la création. Et de conclure : « Pénétrer le symbole, pour nous aider à sentir, à subodorer l'invisible. »

Yves-Fred Boisset a lu pour vous…

Le XVIIIe siècle, dit Siècle des Lumières, engendra, à côté des philosophes et des encyclopédistes présents dans nos mémoires, mages et prophètes dont le sérieux n'a pas toujours été établi. Ceux-ci ne manquèrent pas d'investir la jeune franc-maçonnerie, attirés par son prestige et son mystère et disposés plutôt à s'en servir qu'à la servir. Se frayant un difficile passage au milieu de cette jungle bouillonnante d'où les idées jaillissaient alors que s'affrontaient des conceptions contradictoires de la société humaine, un homme, dont le nom est encore à peu près inconnu des historiens et chroniqueurs officiels, se réclama de ce que Saint-Martin appellera plus tard « La Vraie Lumière » et redonna vie à une tradition initiatique en voie de déshérence.
Cet homme, aux origines mal connues et à l'étrange destin, c'était Martinès de Pasqually dont l'influence sur la franc-maçonnerie fut décisive et est encore de nos jours très importante. Bien que de nombreux essais aient paru sur ce personnage énigmatique et sur son œuvre théurgique, le connaissions-nous vraiment ? Rien n'est moins sûr. C'est pourquoi nous accueillons avec curiosité et avec intérêt l'ouvrage que ***Michelle Nahon*** consacre ***à Martinès de Pasqually, un énigmatique franc-maçon théurge du XVIIIe siècle, fondateur de l'Ordre des Élus Coëns*** [3].
Dès les premières lignes de son avant-propos, l'auteur donne le ton de son étude en écrivant : « *Il a osé promouvoir un ordre théurgique dans le milieu maçonnique au siècle des lumières et il est toujours la source inspiratrice de mouvements spiritualistes de l'époque actuelle* ». Tout au long de son ouvrage, Michelle Nahon (présidente de la Société Martinès de Pasqually) s'emploie à disséquer en toute objectivité la vie de son héros en s'appuyant sur la masse de documents et archives

[3] Éditions Pascal Galodé, octobre 2011, 270 pages, 21,90 €. Préface de Jean-Claude Drouin et postface de Roger Dachez.



qu'elle dépouille depuis plus de trente ans. Aussi, après avoir tenté de restituer la jeunesse de Martinès, aux origines controversées (un doute plane encore, même s'il se dissipe peu à peu, sur la date et le lieu de sa naissance et sur son véritable nom), elle évoque longuement son passé militaire au service du roi d'Espagne et son duel au cours duquel il aurait tué un homme. Avec Martinès, la plus élémentaire prudence conseille d'employer de préférence le mode conditionnel. De nombreuses zones d'ombre jalonnent ces années de sa jeunesse et il faudra attendre l'année 1754 pour le rencontrer, selon plusieurs auteurs de son temps, dans une loge maçonnique où il se montre actif. Dès lors, son nom et sa vie seront étroitement associés à la franc-maçonnerie et ce jusqu'à sa disparition en 1774. On objectera que cette tranche de vie ne représente qu'une période de vingt ans, ce qui semble court au regard de ses réalisations. Et pourtant, quelle activité ! Bordeaux, Toulouse, Paris, Lyon, entre autres, l'on vu parcourir le paysage maçonnique aux fins d'y répandre sa doctrine et d'y faire des adeptes. Beaucoup d'entre ceux-ci lui demeurèrent longtemps fidèles mais on imagine cependant que ses démarches lui valurent aussi de solides inimitiés. Des loges se liguèrent contre lui, allant jusqu'à lui interdire leur accès. Sa vie maçonnique (la seule qui compta vraiment à ses yeux) peut être partagée en deux époques que Michelle Nahon nomme successivement les « années fastes » et les « années difficiles ». Les premières commencent avec son arrivée à Bordeaux en 1761, son affiliation à une importante loge de cette ville ; les secondes s'étirent à partir de 1767 où les obstacles se dressent sur sa route. Les problèmes de santé et les difficultés financières freinent quelque peu ses activités maçonniques mais il ne se décourage pas car il se sent investi d'une mission sacrée. Sa principale réussite est sans conteste la création de « L'Ordre des Chevaliers Maçons Élus Coëns de l'Univers » qui rassembla un certain nombre de disciples, tels Louis-Claude de Saint-Martin et Jean-Baptiste Willermoz qui, maçon zélé et actif, fonda le « Régime Écossais Rectifié », maçonnerie spiritualiste, dans laquelle il introduisit les enseignements doctrinaux de Martinès, laissant toutefois les pratiques opératives à la porte des … loges.
Parti précipitamment à Saint-Domingue le 5 mai 1772, Martinès y décédera deux ans plus tard, mettant un terme à une vie faite de convictions. L'Ordre qu'il avait créé et qu'il avait placé au centre de son existence ne lui survivra pas en sa forme initiale. Michelle Nahon a fait œuvre d'historien et son étude sera désormais incontournable.

Ne quittons pas le domaine (très en vogue en ce moment) de l'histoire maçonnique qui est si riche et si mal connue, cette méconnaissance ouvrant à deux battants les portes à l'incompréhension et aux rumeurs les plus stupides. Saluons **Alain Bernheim**, historien de renommée internationale, qui nous invite à parcourir avec lui ***Le rite en 33 grades*** [4]. Il s'agit bien entendu du Rite Écossais Ancien et Accepté (REAA) qui est le plus pratiqué dans le monde et Alain Bernheim nous conte par le menu l'histoire de ce rite qui s'est élaboré de Suprême Conseil en Suprême Conseil et qui fut déclaré le 1er janvier 1803 à Charleston (USA). Que de péripéties, de drames ont balisé ces deux siècles d'existence. Des documents pour la plupart inédits étaient les développements de l'auteur qui pose un œil critique sur cette histoire. Aucune grande idée n'accouche sans douleur de ses réalisations concrètes. La personnalité de Charles Riandey, élu Grand Commandeur du Suprême Conseil pour la France en 1961, et les malheureux déchirements dont il fut un acteur privilégié en 1964 et 1965 sont analysés par l'auteur en toute objectivité. Tous ceux qui ont vécu, fût-ce en simples spectateurs, ces événements en ont gardé un triste souvenir. Il s'agit quand même d'un ouvrage savant qui a peu de chance de passionner un large public.

Avouerais-je que, dans cette même veine et toujours autour du REAA, j'ai préféré le livre d'**Albert Lantoine** publié, pour une première fois en 1930, sous le titre ***La Franc-Maçonnerie Écossaise en France*** [5]. Albert Lantoine (1869-1949) est considéré, non sans raison, comme un des meilleurs historiens de la maçonnerie et, plus particulièrement, du Rite Écossais Ancien et Accepté dont il retrace la création au début du XIXe siècle jusqu'à la naissance, en 1894, de la Grande Loge de France. Bien sûr, étant décédé au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale, Albert Lantoine n'a pas eu à connaître les déplorables événements des années 60 relatés par Bernheim dans le livre présenté ci-dessus. Observons que la sortie simultanée de ces deux ouvrages démontre en quelque sorte l'intérêt toujours grandissant pour les racines de la franc-maçonnerie, institution initiatique si souvent chahutée tant de l'intérieur que de l'extérieur mais indestructible car nécessaire dans une société qui, tel un navire égaré, craque sous la pression des courants contradictoires.

---

[4] *Éd. Dervy, septembre 2011 – 700 pages, 24,50 €.*

[5] *Réédition par Dervy (septembre 2011 – 330 pages, 22 €) du livre publié primitivement par Émile Nourry, éditeur, en 1930.*



Jean Tourniac, décédé en 1995, grand spécialiste de l'œuvre de René Guénon, a consacré de très nombreux ouvrages à la franc-maçonnerie et dans sa relation au christianisme. En 1965, il publia un important ouvrage au titre évocateur de sa pensée profonde : ***Symbolisme maçonnique et tradition chrétienne*** [6].
S'il est vrai que, depuis quelques décennies, on assiste à un mouvement de rapprochement entre l'église catholique et la franc-maçonnerie, le travail de Jean Tourniac a le mérite de sonder avec davantage d'attention les points communs qui sont de nature à rapprocher ces deux faces d'une même spiritualité. En se séparant et se tournant le dos, l'église et la maçonnerie ont perdu de belles occasions de coopérer dans le dessein d'un monde plus humain qui a soif de spiritualité. On ne saurait mieux présenter cet ouvrage qu'en citant l'éditeur qui écrit :
« Avec une extraordinaire richesse documentaire, un remarquable souci des nuances, un sens quasi-providentiel de ce que sont les nourritures spirituelles, Jean Tourniac replace la maçonnerie dans son axe réel : celui d'une initiation d'origine non-humaine, destinée dans ses œuvres à conduire par une ascèse spirituelle à cette Voie Royale qui aboutit à Dieu.
« Avec une foi sincère, une soif de l'Église du Christ, une soumission parfaite aussi au Magistère, l'auteur nous montre ce que les maçons ont perdu quand l'Église s'est séparée d'eux, ce que l'Église a volontairement rejeté quand elle a fait de ces hommes de bonne volonté et d'amour des frères séparés ».
Ces derniers mots ne sont pas sans rappeler le livre qu'un certain Alec Mellor avait publié en 1961 sous ce titre justement de : *Les Francs-Maçons, nos frères séparés* ». Je dois dire que l'ouvrage de Jean Tourniac est d'une autre facture et d'une profondeur de pensée que celui de Mellor fut loin d'atteindre.
Son attachement à René Guénon transparaît au fil des pages, ce qui n'a rien de surprenant. En de nombreux passages, Tourniac se montre très proche de la philosophie guénonienne.

Les trois ouvrages que nous avons choisi de présenter en ce numéro, ouvrent ne grande fenêtre sur la franc-maçonnerie tout en la replaçant dans sa vraie lumière d'Ordre initiatique.

---

[6] *Nouvelle édition revue et augmentée par les éditions Dervy, novembre 2011 – 280 pages, 18 €.*